

Geneviève Massignon

Contes corses



Picard

83

TH-18

Contes corses

Contes corses

187

Picard

8° 2

53672

Éditions de la Sorbonne
1974
ISBN 2-7081-012-2

Réimpression de l'édition de 1963 du Centre d'Études Corses de l'Université de
Provence (anciennement Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Aix-en-Provence)

© *A et J. PICARD*, 1984

ISBN 2-7084-0102-5

Geneviève Massignon

AUTRES ÉTUDES DE L'AUTEUR
SUR LA VIE TRADITIONNELLE EN CORSE

Contes corses



Picard
82, Rue Bonaparte
PARIS VI

AUTRES ÉTUDES DE L'AUTEUR SUR LA VIE TRADITIONNELLE EN CORSE

1. - *Aspects linguistiques d'une enquête ethnographique en Corse* (Revue de Linguistique Romane, juillet-décembre 1958, pp. 192-236).
2. - *La crécelle et les instruments des Ténèbres, en Corse* (Revue Arts et Traditions Populaires, Année VII, n^{os} 3-4, juillet-décembre 1959, pp. 274-280; supplément : Ibid., Année IX, n^o 1, janvier-mars 1961, p. 68. (Article reproduit par *U Muntese*, Bastia, Annu settimu, Marzu 1961, pp. 119-125) ¹.
3. - *Le conte populaire en Corse* : communication au Congrès international des investigateurs de contes populaires à Kiel et Copenhague, 19-29 août 1959; publiée parmi les Actes de ce Congrès (= Internationaler Kongress der Volkserzählungsforscher in Kiel und Kopenhagen. Vorträge und Referate, pp. 172-178), Berlin, 1961.
4. - *Contes populaires corses* : conférence prononcée devant la Société d'Ethnographie française, Paris, le 21 janvier 1960; compte rendu dans la Revue Arts et Traditions Populaires, Année VIII, n^{os} 1-2-3-4, janvier-décembre 1960, pp. 186-188.
5. - *La pêche à Bonifacio et Porto-Vecchio (Corse)* (Revue de Linguistique Romane, juillet-décembre 1962, pp. 403-456.)
6. - *Les noms de poissons à Bonifacio et Porto-Vecchio (Corse)* : communication au X^e Congrès International de Linguistique Romane, Strasbourg, 22-28 avril 1962.



(1) L'auteur a fait une causerie, le 17 mars 1960, sous les auspices de la Veillée Vendéenne, à Paris, sur les « Cérémonies de la Semaine Sainte en Corse » (Bonifacio, Sartène, Cargèse).

PRÉFACE

EN SOUVENIR DE MON PÈRE
LOUIS MASSIGNON
DU COLLÈGE DE FRANCE
QUI S'EST TANT INTÉRESSÉ À CES « CONTES CORSES »
OÙ IL VOYAIT UN TRAIT D'UNION
ENTRE LES PEUPLES MÉDITERRANÉENS

PIETATEM ERGA MAJORES ILLOS SERVANDAM

NOTES FINALES DE L'AUTEUR
SUR LA VII TRADITIONNELLE EN CORSE

DEUXIÈME PARTIE
NOTES FINALES
SUR LA VII TRADITIONNELLE EN

1. - *La VII traditionnelle en Corse* - communication au Congrès international des Linguistes, Rome, 2-10 septembre 1959, pp. 11-12.
2. - *La VII traditionnelle en Corse* - communication au Congrès international des Linguistes, Rome, 2-10 septembre 1959, pp. 11-12, réimpression, 1960, années VI, n° 1, pages 102-103, p. 102.
3. - *La VII traditionnelle en Corse* - communication au Congrès international des Linguistes, Rome, 2-10 septembre 1959, pp. 11-12, réimpression, 1960, années VI, n° 1, pages 102-103, p. 102.
4. - *La VII traditionnelle en Corse* - communication au Congrès international des Linguistes, Rome, 2-10 septembre 1959, pp. 11-12, réimpression, 1960, années VI, n° 1, pages 102-103, p. 102.
5. - *La VII traditionnelle en Corse* - communication au Congrès international des Linguistes, Rome, 2-10 septembre 1959, pp. 11-12, réimpression, 1960, années VI, n° 1, pages 102-103, p. 102.
6. - *La VII traditionnelle en Corse* - communication au Congrès international des Linguistes, Rome, 2-10 septembre 1959, pp. 11-12, réimpression, 1960, années VI, n° 1, pages 102-103, p. 102.
7. - *La VII traditionnelle en Corse* - communication au Congrès international des Linguistes, Rome, 2-10 septembre 1959, pp. 11-12, réimpression, 1960, années VI, n° 1, pages 102-103, p. 102.



PRÉFACE

En 1883, Frédéric Ortoli déplorait que la littérature populaire corse n'eût pas, jusqu'alors, fait l'objet d'études sérieuses; il constatait en particulier que les contes et légendes de l'Ile avaient été « complètement oubliés ».

Ces remarques se trouvent en tête du volume de *Contes populaires de l'Ile de Corse*¹, qui présentait, conformément au plan général de la collection, 28 contes et 17 légendes² selon un classement rudimentaire par thèmes (les Fées, la Vierge et les saints, le Diable et les revenants).

Authenticité des sources, indication des informateurs, souci de « reproduire non seulement l'idée [des contes], mais la forme et la tournure particulières que leur donnent les conteurs », étaient des mérites notables pour l'époque. Ortoli ne pouvait aller plus loin : il ne pouvait songer, par exemple, à une étude systématique et comparative s'inspirant de la méthode fixée plus tard par Delarue, Aarne et Thompson. Chez certains de ses continuateurs, l'authenticité des documents paraît avoir été trahie par le désir de l'enquêteur de faire œuvre personnelle. Et puis, le magnétophone n'existait pas encore !

Le présent volume permet de mesurer le chemin parcouru depuis 80 ans. Il est remarquable par la variété des régions prospectées, la richesse exceptionnelle de la moisson, le renoncement à tout effet littéraire, la fidélité au texte original parlé, à son dépouillement naïf, le classement établi selon des schémas internationaux, ce qui permettra d'insérer ces contes dans un tableau général du folklore.

Cette rigoureuse méthode, ces heureux résultats sont exposés par M^{lle} Geneviève MASSIGNON dans son *Avant-Propos* qui, malgré sa concision, constitue la première étude scientifique sur le sujet. De cela nous ne saurions trop la féliciter. D'ailleurs, ingénieur au C.N.R.S., Docteur ès-lettres avec une belle *Enquête linguistique sur les parlers français d'Acadie*³, elle nous avait donné d'autres travaux garantissant la qualité de celui-ci.

On appréciera également la contribution apportée par cette étude aux essais de psychologie insulaire que nous avons naguère encouragés ou

(1) Paris, Maisonneuve et Cie. Tome XVI de la collection « Les littératures populaires de toutes les nations ».

(2) Au total donc, 55 documents. C'est le chiffre donné en 1893 par Sébillot, qui paraît ainsi n'avoir connu le domaine corse qu'à travers le recueil d'Ortoli.

(3) Paris, Klincksieck, 1962.

VIII

esquissés⁴. Ce que M^{lle} Geneviève MASSIGNON note, par exemple, à la lumière de ces *Contes*, sur l'esprit de raillerie, le sens du merveilleux, le goût de l'aventure, le mépris du danger, le sentiment de la justice et le culte de la beauté, constitue une heureuse illustration des observations déjà faites sur le caractère insulaire.

Caractère dont certains traits se modifient rapidement, tandis que d'autres paraissent devoir se maintenir⁵, fournissant ainsi des motifs de satisfaction aux fervents du « progrès » ou des thèmes de rêverie émue aux nostalgiques du passé. Laissant cela aux sociologues et aux poètes, M^{lle} Geneviève MASSIGNON reste sagement sur le plan de la science, Et elle y fait d'excellent travail.

Paul ARRIGHI.

(4) Voir notre *Enquête sur l'esprit corse*, Nice, 1929, Editions de *l'Annu Corsu*.

(5) Voir notre article « Présence et immortalité de l'âme corse », dans le volume : *Corse*, Nice « l'Image littéraire », 1946.

AVANT-PROPOS

C'est un grand honneur pour moi de me voir confier le premier volume à paraître sous les auspices du *Centre d'Etudes CorSES*, fondé en 1957 auprès de la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille, par Monsieur le Professeur Paul Arrighi, qui a bien voulu s'intéresser au présent recueil.

Les traditions de cette île — est-il besoin de le rappeler ? — se présentent sous le double aspect d'une appartenance au monde méditerranéen, et d'une profonde originalité, due au caractère à la fois insulaire, et montagneux, de la Corse. Si les chants populaires de cette île — surtout les *lamenti* et les *voceri* — ont été recueillis dès le début du dix-neuvième siècle, en revanche, il faut attendre jusqu'à 1883 pour voir paraître *Les contes populaires de l'île de Corse*, réunis par F. Ortoli.

Paul Sébillot, dressant, en 1893, dans la *Revue des Traditions Populaires*, une carte des provinces de France, où figure l'inventaire des contes dans chaque région, mentionne pour la Corse la région sartenaise, avec le total de 55 contes¹. Par la suite, les légendes corses semblent avoir intéressé les collecteurs davantage que les contes; des écrivains, comme Jean-Marc Salvadori, et Edith Southwell-Colucci, ont développé, de façon littéraire, certains thèmes folkloriques insulaires; les *Contes et légendes de la Vallée du Taravo*, récemment publiés par Charles Giovoni, ont davantage l'accent du terroir². Deux petits volumes publiés en dialecte corse par l'Abbé Dumenicu Carlotti, renferment quelques *fole* ou contes traditionnels³, non localisés.

Quelle raison pouvait amener une *Pinzuta*⁴ à faire des recherches sur les contes populaires en Corse ? Chargée par le *Centre National de la Recherche Scientifique*, d'enquêtes pour le *Nouvel Atlas Linguistique et Ethnographique de la France* depuis 1945, j'eus l'occasion, en 1951, de visiter le Niolo, et d'y faire alors des recherches dont les résultats ont été publiés par la *Revue de Linguistique Romane*, sous le titre *Aspects linguistiques d'une enquête ethnographique en Corse*⁵.

J'avais alors fait connaissance avec le milieu pastoral de ce massif montagneux, aux villages peuplés surtout de bergers transhumants. L'originalité

(1) R.T.P., déc. 1893, tome VIII, pp. 584-585.

(2) Voir la Bibliographie, p. 259.

(3) Les *fole* doivent être distinguées des *stalbatoghj* - ou histoires « vraies ».

(4) *Pinzuta* (littéralement : pointue) « continentale ».

(5) En 1958, tome XXII, pp. 192-236.

de leur dialecte⁶ me fit entrevoir quelques traits du caractère niolin, dont les traditions, demeurées vivaces, m'attirèrent aussi. En 1955, conseillée par l'ethnographe Paul Delarue, qui préparait alors le premier tome du *Catalogue des Contes Français*, j'entrepris une première collecte dans les villages du Niolo, dont je connaissais déjà un peu le dialecte; la même année, je me rendis en Castagniccia, région célèbre par ses châtaigniers, dont l'exploitation permet également l'élevage de porcs. Les 80 contes de cette première collecte furent tous soumis à l'examen de Paul Delarue, qui les répertoria, et les classa en fonction de la *Classification internationale Aarne-Thompson*.

Une seconde collecte, dépassant 60 contes, effectuée dans le Niolo, et dans la région bastiaise, au printemps 1959, a été examinée par Madame Marie-Louise Tenèze, disciple du grand ethnographe, qui poursuit la rédaction d'un second tome du *Catalogue des Contes Français*.

Qu'on me permette ici une parenthèse, à l'adresse des personnes qui s'intéresseront à ces contes traditionnels recueillis dans leur île : les Corses, qui ont la réputation d'improvisateurs de talent (certains *voceri*, improvisés par des veuves devant le corps de leur mari tué, sont de purs chefs-d'œuvre de la poésie populaire), sont aussi les dépositaires très sûrs d'une tradition dont les thèmes sont universels : celle de la *folia*, ou conte populaire.

Il m'est impossible de retracer ici, même brièvement, l'histoire des recherches sur les contes, à travers le monde : je renvoie le lecteur à l'Introduction que mon maître regretté, Paul Delarue, a placée en tête des Commentaires de ses *Contes du Nivernais*⁷, premier volume de la collection *Contes merveilleux des provinces de France*, où il m'avait demandé de présenter comme second volume, mes *Contes de l'Ouest* (Paris, 1953).

En France, un folkloriste comme Loys Brueyre avait déjà posé, en 1890, la question de *L'inventaire des contes*⁸, afin de permettre une comparaison entre les vastes récoltes des divers pays. Paul Sébillot entreprit, à la fin du XIX^e siècle, de classer les thèmes des contes, et de décomposer chaque thème en épisodes successifs, dans le but de faciliter une comparaison approfondie avec d'autres contes, par exemple, vis-à-vis des *Contes de Perrault*⁹; en publiant, dès 1892, les *Incidents* des contes recueillis en Haute Bretagne (table alphabétique, et table méthodique)¹⁰, il préparait déjà la voie aux classifications systématiques des thèmes et des motifs, que devaient mener à bien, au vingtième siècle, le savant finnois Anti Aarne et le savant américain, Stith Thompson.

Le mérite d'une classification systématique des thèmes universels revient, en effet, à l'école finnoise : Anti Aarne a dressé un *Catalogue des principaux types* se rencontrant dans le monde entier, avec une numérotation permettant de les retrouver facilement¹¹. Concentré sur les régions nordiques de l'Eu-

(6) L'informateur choisi par Gino Bottigioni pour le Niolo dans son *Atlante linguistico etnografico della Corsica*, rend imparfaitement compte de cette originalité (il s'agit d'un poète, demeurant à Calacuccia, où il était correspondant du périodique « A Muvra »).

(7) Paris, 1953, op. cit., pp. 244 à 260.

(8) R.T.P., tome V, pp. 36-42 : cf. déjà R.T.P., tome IV, pp. 503-508 et 652-656.

(9) *Contribution à l'étude des contes populaires*, extrait de la R.T.P., tome IX, 1894.

(10) R.T.P., tome VII, 1892, pp. 411-426 et 515-537.

(11) *The Types of the Folk-Tale*, nouv. éd., Ann Arbor, 1940, comprend 2 500 numéros, dont les deux tiers sont vacants.

rope, où la tradition du conte est particulièrement développée, ce *Catalogue*, dont la première édition est parue en 1910, a été revu et complété par l'Américain Stith Thompson, dès son édition de 1928. Depuis cette date, ont paru des *catalogues nationaux* : contes roumains, 1928; contes hongrois et contes irlandais, 1928-29; contes espagnols, 1930; contes wallons, 1932; contes lithuaniens, 1936; contes néerlandais, 1942. Certains thèmes méditerranéens, qui avaient échappé à la classification internationale Aarne-Thompson, sont répertoriés dans le catalogue des contes turcs, d'Eberhardt et Boratav, paru en 1953, et dans celui des contes siciliens, publié par Lo Nigro, en 1958. C'est le cas du *Pot de basilic*, et des *Jours prêtés*, dont j'ai recueilli des versions en Corse¹².

I. — L'ENQUÊTE SUR LES CONTES EN CORSE : LE MILIEU TRADITIONNEL.

A la différence de la récolte d'Ortoli, menée à la fin du XIX^e siècle, dans le Sartenais, auprès de personnes déjà instruites, mon enquête s'est poursuivie dans la partie nord de l'île, surtout auprès de montagnards : bergers ou ramasseurs de châtaignes.

A. — *Le Niolo*.

Les transhumants du Niolo possèdent de grands pâturages en Balagne, où ils mènent leurs troupeaux d'octobre à mai... La vie pastorale s'écoule parmi les pâturages, et dans les bergeries primitives, près de la *mandria*, enclos où les brebis pénètrent par le *gompulu*¹³ à l'heure de la traite. Les vingt mille brebis appartenant aux bergers de Calasima, Pietra, Zitamboli et Albertacce, sont en effet élevées surtout pour leur lait, dont on fait le célèbre fromage appelé *brocciu*. Les villages niolins, où ces bergers passent la belle saison, sont couverts de bardeaux de bois, ou de tuiles romaines; on se réunit le soir, autour du *fugone*, simple foyer placé au milieu de la pièce, dont la fumée s'échappe à travers les lattes à clairevoie du plafond, où sèche la provision de châtaignes. Calasima, le plus haut village de Corse (1 050 mètres) a longtemps eu la réputation d'un nid d'aigle¹⁴, dont un proverbe rimé dit :

<i>Calasima, Calasima</i>	Calasima, Calasima
<i>Ch'u sole s'affaca prima</i>	Où le soleil se lève en premier
<i>E ciotta dobu</i>	Et se couche en dernier
<i>Calasima è sempre a u logu.</i>	Calasima est toujours au même endroit.

Le berger, dans son alpage, se nourrit de bouillie épaisse à la farine de châtaignes, la *pulenta*, chaque matin; et de bouillie claire, les *briglioli*, chaque soir; pour tourner la *pulenta* dans le chaudron appelé *paghjula*, il se sert d'un pilon en bois, le *pulindaghju*; il faut aussi une *paletta* (palette), pour « arrondir » la *pulenta*; ensuite, il la verse dans un vase de bois, appelé *tinellu*. Le berger fabrique lui-même les ustensiles en bois, de même que sa

(12) Voir p. 37 et p. 133.

(13) *gompulu*, alias *gompure* : rétrécissement, servant d'accès à l'enclos.

(14) Calasima fut desservi par un simple sentier muletier jusqu'en 1958.

gamelle nommée *bidoghja*, faite d'un tronc de genévrier évidé; il creuse dans du bois d'érable la *gocchja* ou louche spéciale, servant à écrémer le lait; il tresse avec des joncs les moules à fromages, appelés *casgiaghje* ou *fattoghje*.

La persistance de cet artisanat pastoral s'insère dans une atmosphère traditionnelle, propice à la survie des contes. Les bergers niolins ont été, en effet, de grands conteurs; leur isolement favorisait les rassemblements autour du feu, à la veillée; la transhumance en Balagne a parfois amené des contacts avec les Balanins, et même avec des bûcherons italiens travaillant dans les forêts.

Les contes que j'ai recueillis dans le Niolo l'ont été auprès de bergers, ou de fils et filles de bergers, qui avaient conservé dans leur mémoire le répertoire des aïeux. Un berger arrivé des pâturages de transhumance pour apporter l'agneau de Pâques à sa famille, me conta deux contes (dont l'un dura près d'une heure et demie), pendant le festin, où je fus cordialement invitée.

L'influence du milieu traditionnel est visible dans certains contes, où le berger se transforme en héros : il obtient la main de la fille du roi —, se dispute victorieusement avec la Maladie et même la Mort —, mais se trouve puni par le mois de Mars, qu'il a insulté : aussi voit-il anéantir son troupeau, sauf une petite agnelle, cachée sous le *paghjulu*¹⁵. Une curieuse légende représente Saint Martin berger chez le Diable; conseillé par une petite vieille, qui lui donne un scapulaire (dit naïvement le conteur), le saint déjoue la ruse du Diable et gagne son troupeau; aussi, le Diable, plein de rage, envoie-t-il dans sa direction son marteau, qui transperça le Mont appelé depuis *Tafonatu* (c'est-à-dire : percé)¹⁶.

B. — *La Castagniccia*.

Mon enquête s'est déroulée dans trois villages isolés de la Castagniccia : Saint-Laurent, Loriani et Carticasi, situés à flanc de coteau, entre 600 et 900 mètres d'altitude. La récolte des châtaignes commençait, en ce mois d'octobre 1955; mon hôtesse m'emmena avec elle les ramasser, au moyen d'une petite fourche en bois appelée *ruspula*. Ce travail devait l'occuper pendant six semaines, durant lesquelles les porcs devaient être tenus éloignés des châtaignes, dont ils sont très friands. Briser les *vici* ou coques épineuses, puis mettre les châtaignes à sécher au-dessus du plafond à claire-voie, ou *rata*, occupe ensuite les jours d'hiver.

Loriani comptait seulement 48 âmes lorsque j'y ai séjourné, en 1955; il n'y passe pas de route : seul un sentier muletier y mène; et cet isolement explique peut-être pourquoi on y fait encore des veillées, où se disent des contes.

Mes hôtes ont bien voulu convier leurs voisins et faire une veillée en ma présence, où mon hôte fut le conteur; ce qui me permit de saisir sur le vif les pratiques et formulettes accompagnant le commencement et la fin d'un conte, suivi par l'auditoire avec une vive émotion. Et de fil en aiguille, j'enre-

(15) Le *paghjulu* ou chaudron à *brocciu* doit être distingué de la *paghjula* ou chaudron à *pulentia*.

(16) Les légendes orographiques sont fréquentes en cette région.

gistraï une trentaine de contes traditionnels dans ces villages de quelques toits, dominés par la crête des hêtres pourpres, commençant à 900 mètres d'altitude, là où s'arrêtent de croître les châtaigniers.

C. — *Région bastiaise et Cap Corse.*

Les environs de Bastia, pour être « maritimes », n'en ont pas moins gardé des traditions du terroir; à Lupino, faubourg de Bastia, j'ai enregistré, en dialecte, cinq contes, auprès d'une diseuse, dont les gestes et les intonations exprimaient à merveille la part que chacun devait prendre aux péripéties de ses récits.

Dans les villages du Cap Corse, également, à l'ombre des oliviers, ou parmi les rocaïlles, subsiste une vie traditionnelle; j'ai pu recueillir le répertoire que disaient, dans le canton de Nonza, les marchands ambulants, qui passaient dans les campagnes pour acheter des porcs, qu'ils poussaient ensuite devant eux, dans les chemins, jusqu'à Bastia. Mon témoin fut un vieux facteur d'Olcani, dont la tournée quotidienne consistait en 30 kilomètres parcourus à cheval dans la montagne; son père avait logé, au début de ce siècle, ces marchands de porcs : en échange de son hospitalité, ils contaient de longs récits, où parfois deux contes sont juxtaposés, peut-être pour tenir l'auditoire plus longtemps en haleine.

II. — PRÉSENTATION DE LA COLLECTE. — LES THÈMES RECUEILLIS.

Accoutumée à mener ce genre d'enquête en France continentale, où mes recherches de dialectologie s'accompagnent d'une cueillette de documents traditionnels, le milieu corse, d'abord étudié sous l'angle des « mots liés aux choses », ne me causa pas de surprise. La vitalité de la tradition orale fut le principal artisan de ma récolte; les vieillards et les femmes, habitués aux longues journées autour du *fugone* se révélèrent des sources inépuisables de savoir traditionnel. Certes, les conteurs se sentent plus à l'aise en dialecte qu'en français, mais le bilinguisme est si répandu qu'on est même surpris de la facilité avec laquelle ces montagnards s'expriment en français. Ma collecte s'effectua de diverses manières: contes enregistrés sur magnétophone : en dialecte, 33; en français, 3; contes dictés en français, avec les formulettes et les noms des héros en corse : 114.

L'apport traditionnel de ces conteurs provient d'une vie collective, où l'individualité n'a sa part que dans un domaine très limité; l'imagination personnelle cède le pas à la fidélité due au thème transmis; les intonations et les gestes ne font que mettre en valeur des épisodes inéluctables; interprète plus ou moins doué, le conteur n'est jamais créateur, mais simplement narrateur. Aussi n'ai-je pas cru devoir m'attacher à étudier les biographies de mes informateurs, me bornant à noter de qui leur provenait leur répertoire¹⁷.

En accord avec Monsieur le Professeur Arrighi, je présente dans ce recueil un panorama des diverses régions corses investiguées, sous forme d'un

(17) L'influence du monde extérieur (service dans l'armée ou la marine, chez les hommes) ne m'a paru avoir laissé aucune trace dans leurs connaissances traditionnelles.

choix de contes, dictés ou traduits en français, accessible aux chercheurs non initiés aux divers dialectes de l'île. L'étude de la langue des contes pourrait former à elle seule l'objet d'un ouvrage distinct : la transcription d'un conte enregistré en Castagniccia, d'une durée de 25 minutes, d'un débit rapide, prendrait plus de 25 pages dactylographiées, et nécessiterait (à défaut d'une traduction complète), de nombreuses notes, explicatives des mots propres à cette contrée. Nous envisageons de faire ultérieurement cette étude, peut-être dans le cadre d'une publication dialectologique ou régionale, désirant conserver au présent ouvrage son caractère de recueil documentaire ouvert à tous. Deux contes, l'un cortenais, l'autre niolin, sont reproduits à la fin de ce volume, à titre de spécimens.

Passant maintenant à l'examen des documents recueillis sous l'angle ethnographique, nous sommes amenés à les sérier en fonction des Types définis par la classification internationale Aarne-Thompson. A la différence des collectes antérieures à la mienne, notamment de celle réunie par Ortolini, où l'on rencontre beaucoup de récits composites, les thèmes universels, à l'état pur, sont bien conservés dans les répertoires de mes conteurs, tout en se parant d'une affabulation locale. Ainsi, la Peau d'Ane corse, appelée *Cughjulina*, se dissimule sous la peau d'une vache, après avoir mis sur sa table un chapelet, qui répond (pendant sa fuite) : « Je fais ma prière ».

Quelle est la répartition des 150 récits ainsi glanés, vis-à-vis de la classification internationale Aarne-Thompson ? Si nous suivons les grandes lignes des catégories définies, nous aboutissons au tableau suivant :

I. Contes (ou fables) d'animaux (T. 1 à 299)	5 types	7 versions
II. Contes merveilleux (T. 300 à 749)	44 types	74 versions
III. Contes religieux (T. 750 à 849)	2 types	2 versions
IV. Contes romanesques (T. 850 à 999)	10 types	10 versions
V. Cycle de l'Ogre stupide (T. 1 000 à 1 199)	3 types	2 versions
VI. Les sots (T. 1 200 à 1 999)	12 types	22 versions
VII. Randonnées (T. 2 000 à 2 199)	2 types	2 versions
Total des types classés	78 types	119 versions
Contes non classés	26 types	31 versions
Total des contes ¹⁸	104 types	150 versions

Parmi le choix des 106 contes reproduits intégralement dans ce recueil (dont les commentaires renferment également 19 contes résumés), il y a dix types non classés, dont l'un, *L'Enfant promis au Diable*, a déjà été rencontré ailleurs en France par Paul Delarue, qui proposait, pour le désigner, le T. 811 (laissé vacant dans la classification internationale Aarne-Thompson).

Pour les contes se rattachant à des types classés, la prédominance appartient sans conteste au genre *merveilleux* (T. 300 à T. 749), pour lequel les conteurs — et plus encore les conteuses — semblent avoir une prédilec-

(18) Ce dénombrement inclut des légendes non citées dans ma communication au Congrès de Kiel ; il compte pour distincts les Types subdivisés en indices A, B, C, D... Enfin, il précise les chiffres des grands groupes de la classification Aarne-Thompson. (Les versions se rattachant à plusieurs Types sont dénombrées seulement avec le Type principal).

tion¹⁹. En revanche, les contes *facétieux* sont l'apanage des conteurs²⁰; quant aux *fables d'animaux*, elles sont appréciées par tous.

Environ le tiers des types représentés dans mes collectes en Corse n'y ont été relevés qu'une seule fois; pour les deux autres tiers, j'ai donc recueilli plusieurs « versions »; une trentaine ont été rencontrés deux fois, sept l'ont été trois fois, cinq l'ont été quatre fois (deux contes merveilleux, et deux contes facétieux); pour un seul thème, le conte type T. 313, ou « *La fille du magicien* », j'ai recueilli cinq versions (Cap Corse, 1; Castagniccia, 3; Niolo, 1); pour un autre, le conte-type T. 300, ou « *La bête à sept têtes* », on m'a conté sept variantes — réparties ainsi : Lupino, 1; Castagniccia, 4; Niolo, 2.

Il est intéressant de noter que les thèmes les plus répandus, loin d'être banals (comme le sont, dans certaines provinces de France, les contes mettant en scène *Cendrillon*), sont aussi les plus divers et les plus étranges dans leurs affabulations : des quatre versions du conte-type T. 613, reproduites dans ce recueil, aucune n'est traitée de la même façon.

Une quinzaine de récits seulement sont « composites », associant à un thème défini des éléments caractéristiques appartenant à un autre thème classé; et parmi ces 15 versions, 9 présentent des thèmes juxtaposés : *Tignusellu* (= T. 301 A et T. 314), *Tresses d'ail* (= T. 501 + Thème de *L'écorchée vive*), *Tomasu* (= T. 563 + 1 535); *Le père qui voulait manger le cœur de sa fille* (= T. 883 A + T. 706); *Pedi Untu* (= T. 675 + T. 851); *Le magicien et le diamant* (= T. 560 + T. 302); *Le fils du roi et la fille du bûcheron* (= T. 875 + T. 706); *Le magicien* (= T. 327 + T. 315); *Le marchand et la fille du roi* (= T. 612 + T. 307).

Il est donc très rare que des éléments disparates aient été « introduits » dans des thèmes bien conservés. En revanche, il y a des épisodes « détachables », tels que *La fiancée oubliée*, qui suit la conclusion de trois versions du conte-type T. 313, et de la seule version du conte-type T. 310; quant à *La Fuite magique*, elle forme la conclusion des cinq versions du T. 313, de la version du T. 310 et d'une des deux versions du T. 311.

Quant aux juxtapositions (dites aussi « contaminations »), il est souvent facile de déterminer le motif qui les a amenées; ainsi, Paul Delarue me fit voir, dans l'histoire de *Tresses d'ail*, le trait de la rencontre avec les trois fées, qui serait commun au conte-type 501, et au thème de *L'écorchée vive* (déjà relevé chez Basile).

En revanche, il y a des « traits » particulièrement appréciés, figurant dans des thèmes auxquels ils n'appartiennent pas en propre; on peut citer : le merveilleux palais du héros, surgi en une nuit en face de celui du roi; l'animal, substitué à la victime désignée, dont on rapporte le sang comme preuve de l'exécution; le nouveau-né exposé sur l'eau dans une caisse, et recueilli par un meunier; la corbeille ornée de bougies, qu'on fait descendre du haut d'un clocher pour simuler l'apparition d'un ange venu du Paradis...

(19) En France, Perrault ne les appelle-t-il pas des « contes de vieille » ? (voir la préface de ses *Contes en vers*). Et sur l'autre rive de la Méditerranée, chez les Berbères (encore illettrés), Henri Basset note que la tradition du conte merveilleux se transmet surtout par les femmes (*La littérature des Berbères*, p. 100).

(20) On pourrait en dire autant des contes licencieux (non reproduits dans ce recueil) parmi lesquels figurent des versions des contes-types T. 1360 C, et 1725.

III. — LES CARACTÉRISTIQUES DU CONTE CORSE.

A. — *L'ambiance magique - Les personnages surnaturels - Les héros*

Peut-on, d'après une collecte de 150 contes, juger de l'attrait exercé sur un « milieu » — j'associe dans ce terme le conteur (élément suggestif) et son auditoire (élément réceptif) — par tel ou tel genre, tel thème, tel épisode, tel rôle ? La forme prise par les thèmes universels en Corse est-elle un reflet de l'élément local ? La manière de dire un conte est-elle purement traditionnelle, ou bien la personnalité du conteur y apporte-t-elle quelque chose ? En quoi le style du conteur corse diffère-t-il du style du conteur breton, gascon, sicilien, berbère ? Autant de questions qu'il est impossible de ne pas se poser, même si les réponses s'avèrent subjectives, c'est-à-dire variables selon les thèmes traités, et la mentalité des conteurs.

Il est certain qu'un même thème universel n'est pas « traité » en Corse de la même façon qu'il l'est, par exemple, en Bretagne celtique ou en Poitou²¹. Le rôle donné au hérisson dans les fables d'animaux, est caractéristique à la fois de la tradition corse et de la tradition berbère²². Le nom mystérieux de l'*Acqua veronica* — remède destiné à guérir le roi (dans les contes-types T. 550 et 551) semble particulier à notre Ile. Par contre, on y rencontre guère de géants (fréquents dans l'Ouest de la France), et encore moins de nains (personnages typiques de la forêt germanique).

Si nous nous laissons pénétrer par l'ambiance des contes corses, nous remarquons d'abord des personnages mystérieux, dont l'allure, les faits et gestes, les buts, contrastent avec la vie simple et austère des bergers, porchers, vigneron, que sont nos conteurs. Nous voici engagés dans un monde surnaturel, où la physionomie marquante est celle du *magu* ou magicien, dont les attributs sont plus vastes que ceux de l'*ogre* des contes de Perrault : on sent ici plus près de la magie que de la féerie. Ce personnage est généralement malveillant ; exceptionnellement, un *magu* accepte de ne pas dévorer le héros ou l'héroïne lorsqu'ils sont voués à la recherche d'un être ou d'un objet inaccessible sans une aide surnaturelle. Plus effacée, mais plus complexe, est l'épouse du *magu*, tantôt susceptible de sentiments féminins, comme la pitié envers un être faible (cf. le conte de *Sialella*), tantôt décrite sous les traits d'une *maga* plus acharnée encore que son époux.

En face du personnage malfaisant, se dresse la personnalité caractéristique de la *Vieille*, placée par le destin sur le passage du ou des héros. Sa présence est de rigueur dans les récits appartenant au « cycle des trois frères » ; généralement, elle essuie les rebuffades des deux aînés refusant de lui répondre, quand elle les interroge sur leurs intentions ; par contre, le plus jeune (parfois dédaigné des autres, pour sa naïveté) lui répond avec confiance et politesse ; aussi lui indique-t-elle le chemin à suivre pour accomplir la tâche prescrite, ou surmonter l'épreuve qui l'attend.

Rares, et d'allure récente, sont les contes où le rôle traditionnel de la *Vieille* est attribué à la Vierge : la *Madonna* est plutôt citée dans les exclamations

(21) Je cite ces deux régions, en raison des nombreux contes que j'y ai relevés.

(22) Voir Laoust, *Contes berbères du Maroc*, Rabat, 1949, pp. 3 à 29.

mations des conteurs, comme celle-ci « Cette petite Vieille, ce ne pouvait être que la *Madonna!* ». La christianisation des thèmes — si répandue dans certaines provinces de France, comme la Marche et la Gascogne — ne s'est pas développée ici. Le Diable apparaît dans quelques contes, où son rôle est bien celui du Malin, cherchant à perdre les hommes; dans le conte du *Pari* opposant deux muletiers, le Diable donne raison à celui qui soutient : « Celui qui ne travaille pas honore Dieu »; dans le conte des *Trois Sœurs*, il essaie d'entraîner en Enfer les victimes de la curiosité; il apporte l'abondance au père d'*Ambrunu*, en échange de son jeune fils...

La *Vieille* bienveillante a-t-elle éclipsé une autre *Vieille*, douée de grands pouvoirs elle aussi, mais opposée aux héros, comme celle que la reine d'un pays étranger emploie pour venir à bout du *Prince et de ses sept Compagnons*? Les exemples sont trop peu nombreux pour que l'on puisse conclure. Le rôle de l'adversaire surnaturel féminin paraît dévolu, dans les contes corses, à la *fata (fada)* ou fée, personnage à vrai dire peu répandu, mais dont la physionomie semble bien différente de la « fée » des contes de Perrault (et même des contes traditionnels des autres provinces de France); son dédain de l'espèce humaine apparaît bien dans le conte des *Deux muletiers*, où le héros surprend par hasard le secret des fées, ce dont elles se vengent, en essayant de tuer son propre frère, venu dans le dessein de les épier. Les rares contes montrant une fée sous un jour favorable, paraissent altérés.

Un rôle important est dévolu, dans les contes merveilleux, aux animaux, qui parlent, jugent, agissent comme s'ils étaient doués de facultés supérieures à celles de l'homme; ce n'est pas tant leur force qui étonne, mais leur sagesse, manifeste surtout dans des circonstances où celle des humains est en défaut : tel le chien du *magu*, entraînant hors du gouffre le héros lâchement abandonné par ses camarades jaloux; tel encore le lion qui accueille la jeune femme injustement renvoyée avec ses enfants, et fait apporter des peaux, par ses animaux, pour la vêtir. Ces animaux sont naturellement bienveillants, et même secourables, excepté les cas où l'homme les offense, en surprenant leurs secrets (dans le conte-type T. 613), ou les provoque, en cherchant à s'emparer d'objets magiques dont ils ont la garde. Le rôle culminant, parmi ces animaux, n'est pas forcément détenu par le roi de chaque espèce (noter cependant le rôle du *furmiculone*, dans le conte de *La Belle Blanche d'or*), mais parfois par les plus petits : témoins les deux petits poissons rapportant la bague au *Cheval Vert*.

Une place à part est celle des êtres revêtus de la forme animale par suite d'un souhait (comme *Le Porcelet Rouge* ou *La Peau de Serpent*), ou d'un sort, comme dans le conte du *Cheval Vert*, dont nous parlions plus haut.

D'autres puissances mystérieuses entrent en jeu dans les contes corses, et c'est peut-être là le fonds le plus primitif, car il s'agit des forces de la Nature : les *Vents* (dans le conte-type T. 563) sont accusés d'avoir abîmé les récoltes des humains, aussi le héros se rend-il auprès d'eux pour obtenir réparation. Quant à la *Mort* dont le symbole domine la mentalité corse, sans l'effrayer, elle a un rôle singulier dans plusieurs contes, où le héros se permet de la défier (*Bisognu*, *La Mort et le Vigneron*); elle s'associe parfois à la Maladie, pour exiger une rançon; ainsi en est-il dans le conte du *Point de côté*, du *Mal de tête* et de la *Mort*; son évocation prête parfois à des traits plaisants : *Lesta* prend l'apparence de la *Mort* pour effrayer le fils du roi.

Un vestige des temps reculés demeure avec la présence de « monstres » jetant l'épouvante dans les villages, soit parce qu'ils exigent des victimes, soit parce qu'ils assèchent l'eau des puits : tel le *Serpent* (à sept têtes), évoqué dans les contes-types T. 300 et T. 613.

Si nous considérons maintenant les personnages humains, nous rencontrons évidemment le Roi, et plus encore, le Fils du Roi, moins souvent la Fille du Roi, presque jamais la Reine. Ces personnages sont traditionnels dans les contes de tous les pays, et le nom de Roi ne saurait évoquer en Corse un personnage historique²³; quand le conteur veut préciser, il dit : le Roi de France, car le héros ne peut appartenir qu'à sa nation : témoins les contes de *L'Oiseau Vert*, et du *Bateau qui va sur terre*.

Du Roi ou de ses enfants (rarement les conteurs parlent de prince et de princesse)²⁴, nous passons tout de suite au milieu simple des bergers, paysans, etc., dont les villages de l'île sont peuplés. Parmi ces humbles, la place de choix revient au berger, surtout dans le Niolo, et l'on peut y voir l'influence du milieu pastoral : je ne puis ici résumer tous les traits qu'on lui attribue dans les contes, et qui en font un personnage caractéristique, parfois hautain, souvent audacieux, jamais en défaut, dans les circonstances les plus diverses²⁵.

L'élément féminin est toujours représenté par une jeune fille, que l'on dépeint faible (mais non désarmée), en butte à l'enlèvement par les *maghi*, à la jalousie des marâtres ou des sorcières. Les qualités appréciées chez elle sont la douceur, la fidélité, et parfois l'esprit. Sa beauté est exaltée dans maints contes : *Più bella che fata*, *Mischiada sangue e latte*, *Mela dolce*, *Sialella* ; elle éblouit les humains, et même les sorcières, et fait parfois reculer la Mort (c'est le cas pour *Sialella*).

La personnalité des héros est plus complexe ; tantôt, il s'agit d'un jeune garçon naïf ou timide, dédaigné de ses frères plus âgés, qui réussit en suivant les conseils d'une Vieille ; tantôt d'un jeune homme capable de se dévouer au service de grandes causes : la guérison du roi, la délivrance d'une princesse, la lutte contre les *maghi*.

Le fil conducteur du héros ou de l'héroïne n'est pas la raison, encore moins la logique, et ils sont trop jeunes pour être guidés par la sagesse ; il s'agit la plupart du temps d'une confiance tacite dans la parole d'un être surnaturel bienveillant, jointe, non pas tant à la volonté d'aboutir, mais à l'espérance en une Justice immanente, que le conteur sait faire attendre à l'auditoire ému.

B. — *La manière de conter, et le style des conteurs.*

Mais écoutons attentivement un conteur. Volontiers, il se fait d'abord prier et lance parfois une formule pleine d'humour, comme celle-ci :

Una volta, per fortuna - Tecchju di castagne cotte - E cabre, a u lucen di luna - Mi parianu giovannotte - Eju corre corre corre - C'eranu cabre senza

(23) Le conte de *Sialella* - fille de Roi, qui épouse l'Empereur - se situe à part des autres *fole*. Peut-être le thème, sous sa forme actuelle, remonte-t-il à une époque où le renom du Saint Empire Romain-germanique s'étendait jusqu'en Corse ?

(24) Exceptionnellement, j'ai rencontré dans deux contes le *caporale* (terme désignant autrefois en Corse le chef d'une *pieve*).

(25) Exceptons en la légende des *Jours prêtés*, où le berger fut durement puni par le mois de Mars, qu'il avait insulté.

pastore ! (Une fois, par hasard - Rassasié de châtaignes cuites - Les chèvres, à la lumière de la lune - Me paraissaient des jeunes filles - Moi, je cours, cours, cours - C'étaient des chèvres sans berger !) ²⁶.

L'auditoire le presse de prendre la parole ; les hommes ont fini de bourrer leurs pipes (d'*erba corsa*)... et le conte commence : « *Una volta era...* Une fois il était... » La transition d'un épisode à l'autre est marqué par des phrases comme celles-ci : « *Piglia e parte...* il part ; *biaghja biaghja biaghja...* il marche marche marche... ». Le récit du conteur corse, à la fois alerte et précis, donne l'impression de scènes vécues et « ressenties » par le conteur, comme il souhaite qu'elles le soient par l'auditoire. Si on n'y rencontre guère de descriptions, en revanche on se sent entraîné par une action d'allure souvent dramatique (dans les contes merveilleux), parfois plaisante (contes facétieux), qui ne peut laisser personne indifférent. Les Corses cherchent à captiver leur auditoire, plutôt qu'à le distraire... mais à la fin, le conteur traditionnel s'efface, en disant :

Fola, foletta - Dide la vostra - A mea è detta !

Fable, fablette - Dites la vôtre - La mienne est dite !

Cela veut-il dire que chacun est susceptible d'être conteur ? Le temps n'est pas éloigné où les veillées d'hiver réunissaient les quelques familles d'un hameau à intervalles réguliers, et chacun « y allait de son histoire ». Un jeune maçon interrogé à Lupino, mais originaire de Saint-Laurent, m'a dit qu'étant enfant, pendant la guerre de 1939-45, il a assisté à de nombreuses veillées, où les villageois se disaient des contes interminables, pendant les heures de couvre-feu ; éloigné par la suite de l'ambiance locale, il n'a réussi à se rappeler que deux de ces contes (appartenant aux T. 313 et T. 550).

Un conteur plus âgé, originaire du Cap Corse, m'a dit avoir entendu dire des contes lorsque son père hébergeait des marchands de porcs, désireux de faire halte à Olcani, avant de se rendre au marché de Bastia avec leurs troupeaux ; c'est d'eux qu'il tenait les huit contes, fort longs, de son répertoire (dont sept sont reproduits dans ce recueil).

L'éveil des villages à la vie moderne verra-t-il le déclin du goût encore marqué pour cette littérature orale et mouvante que constituent les contes traditionnels ? Le répertoire de 23 conteurs, âgés de 11 à 90 ans, et de 13 conteuses, âgées de 10 à 86 ans, témoigne d'une mémoire encore attentive à cet arrière-plan de la personnalité où demeurent les choses apprises spontanément.

Il est intéressant d'écouter et de regarder « dire un conte », ce qui est loisible quand on peut l'enregistrer, au lieu de le transcrire « au vol » ; le visage du conteur exprime les moments pathétiques de l'action, et parfois, ses gestes la soulignent ; une conteuse d'Albertacce jugeant que je ne m'associais pas assez à son émotion, me prit par le bras en frappant la main contre ma poitrine ; les gestes qu'elle fit pour mimer le conte des *Trois princes enlevés par les Turcs*, quand je l'enregistrai au magnétophone, sont indiqués au bas de la traduction de ce conte. Au contraire, une conteuse presque aveugle, mettait

(26) Formulette enregistrée à Albertacce. Carlotti (*Racconti e Fole di l'Isula Persa*, p. 99), orthographe ainsi une expression similaire « a u lucen-di-luna ».

toute son émotion dans les inflexions de sa voix, qui fléchissait aux épisodes cruels, et s'animait aux passages heureux.

Un conteur de Pietra, me disant le conte des *Sept Compagnons du Prince*, mimait les facultés prodigieuses des héros, dont l'un joue avec les meules de moulin : à ce moment, le conteur saisit une assiette, et fit le geste de la lancer ...parlant ensuite d'un autre héros, contraint de porter une paire de bottes de cent kilos parce qu'il court trop vite, le conteur se leva, et se mit à trépigner !

Aux gestes, les conteurs joignent parfois leurs réflexions personnelles ; je les ai notées avec soin, et citées entre parenthèses, à leur place, dans les textes des contes reproduits dans ce recueil. Certaines réflexions sont suggérées au conteur par la teneur même du récit, et il ne les livre qu'après coup ; « Quel courage il lui a fallu pour faire ce qu'elle a fait ! » me dit une conteuse, à propos d'un épisode du conte des *Trois princes enlevés par les Turcs*, où l'héroïne, déguisée en capitaine, frappe à coups de cravache le dos nu de son mari prisonnier, afin de montrer au geôlier qu'elle ne s'y intéresse pas (alors qu'elle a le dessein de le faire évader). Les réflexions de l'auditoire sont plus rares, et moins caractéristiques ; j'en ai néanmoins reproduit quelques-unes, à la fin des contes : voir *Le roi légitime et le roi meunier*.

Il est curieux que les Corses excellent dans l'art du conte traditionnel, alors qu'ils sont réputés pour leurs dons d'improvisation ; on pense aux *lamenti* et *voceri* improvisés par les femmes devant les morts, mais il y a aussi les *tirades oratoires* auxquelles se livrent les hommes, les jours de réunion ; et chacun sait leur donner une forme à la fois rythmée et rimée. A la force mystérieuse de la Tradition, appartient d'avoir perpétué dans les mémoires, les thèmes et les structures primitives des contes traditionnels, auxquels les Corses ont apporté le charme des traits insulaires.

C. — *L'originalité des fole corses.*

La mentalité qui se révèle à travers ces contes est originale ; elle est caractérisée par le goût de l'aventure (beaucoup de héros partent chercher fortune), le mépris du danger (le héros s'expose à des périls surhumains, pour la conquête d'objets merveilleux) ; un sentiment de la justice, qui excuse la vengeance (chez les animaux comme chez les hommes : voir le conte de *La renarde et la merlette*, cité dans le commentaire du conte du *Chien Cippone*) ; le culte de la beauté, privilège qui exalte l'héroïne, et lui sert en même temps de défense ; une raillerie poussée parfois jusqu'à la cruauté : ainsi, *Tresses d'ail* envoie sa mère se faire écorcher vive par des bergers, en lui faisant croire qu'elle deviendra aussi belle que sa fille.

Quelle est la place des contes corses vis-à-vis des pays voisins ? On y rencontre quelques thèmes strictement méditerranéens, communs aux provinces françaises de langue occitane, aux provinces italiennes, et aussi, à l'Afrique du Nord : on trouvera dans les *Commentaires* qui font suite au recueil, maints rapprochements avec les contes berbères²⁷.

(27) On a déjà souligné les affinités ethnographiques entre Corses et Berbères, à propos notamment de la *vendetta*, coutume vivace chez les Kabyles comme chez les Corses.

Le conte corse a-t-il une personnalité ? Il y a une influence des « formes » françaises dans deux contes, *Le renard de Biguglia* (visiblement issu d'un épisode du *Roman de Renart*), et dans le conte des *Deux petites filles*, associant des traits insulaires (la Vieille), à des traits paraissant empruntés au conte de Perrault, *Les fées* (la vilaine sœur jette des crapauds par la bouche, chaque fois qu'elle parle).

L'influence italienne s'est exercée d'une manière plus directe, par l'apport de contes transmis par des travailleurs saisonniers venus surtout de la région lucquoise (les Corses désignent parfois les Italiens sous le nom de *Lucchesi*) ; il s'agit généralement de bûcherons ; j'ai également interrogé à Bastia un marchand de bois d'origine sarde, qui a enregistré quatre contes dans le plus pur dialecte bastiais (qu'il pratiquait depuis cinquante ans).

Il est intéressant de considérer l'opinion des conteurs corses ayant écouté conter les bûcherons italiens, entre autres ceux venus couper du maquis et faire du charbon de bois aux environs de Galeria : « Les bûcherons italiens savent de longues et jolies histoires... les Corses ne content pas de la même manière... je vais vous dire à ma façon un conte que j'ai appris d'un bûcheron italien, du temps où je portais le charbon de bois dans une corbeille, sur la tête, depuis la forêt jusqu'au port de Galeria... » ; et elle me conta, sans détours, avec sobriété, l'histoire de *Finimula et Spicciamula*.

Dans un autre conte corse, enregistré par la même conteuse, *Les moines et le porcher*, le toscan est le langage du Supérieur, et le dialecte corse sert d'expression au porcher. Elle considère l'italien comme un langage plus élégant, et différent du dialecte de son milieu pastoral, expressif, mais rude. De même, dans le conte des *Voleurs et du curé* (recueilli dans le Cap Corse), la réponse du prêtre contient des italianismes... en effet, l'italien a longtemps été la langue d'église en Corse.

Le style corse est caractérisé par le dépouillement, la clarté, jointe à la vivacité communicative du tempérament insulaire ; on n'y rencontre pas la fantaisie, poussée parfois jusqu'à l'extravagance, dans l'affabulation des thèmes, comme c'est le cas dans certains contes d'Italie ; non plus d'alliance entre le plaisant et l'horrible, ni de scènes sanglantes (sauf quand il s'agit de châtements).

La forme des récits qu'on va lire a été saisie sur le vif : soit qu'ils aient été traduits du texte corse enregistré sur place (au magnétophone), soit qu'ils aient été pris au vol, en français, de la bouche même des informateurs. Les formulettes rimées, nécessaires au déroulement du récit, ou à sa conclusion, ont été enregistrées, ou dictées, en dialecte. Je dresse un peu plus loin une liste d'expressions corses favorites de mes conteurs, avec les indications concernant la prononciation des termes corses cités au cours du recueil.

En général, on ne donne pas de titres aux contes ; et quand on veut les désigner, on se sert du nom du héros ou de l'héroïne : *Tignusellu...* *Cughjulina...* *Pipparellu...* aussi ai-je respecté les idées mêmes des conteurs, en adoptant pour *U dicu*, la traduction de « Le petit nain », employée par le conteur d'Olcani pour désigner son héros (alors que le terme « nain » serait suffisamment explicite).

J'ai été aidée, dans la traduction des textes enregistrés, surtout par le docteur Isabelle Casanova, originaire de Moïta, directrice de la Chorale corse

A *Paghjella*, tout spécialement pour les contes de la Castagniccia (collecte de 1955), ce qui m'a permis de soumettre ces contes à l'examen de notre ami commun, le regretté Paul Delarue. Pour les enregistrements effectués à Corté, j'ai reçu les conseils du Professeur Toma, originaire de cette ville ; j'ai fait entendre quelques enregistrements de contes niolins (1959) à M. François Flori, originaire de Lozzi, qui m'a en outre aimablement laissé accéder aux fiches ethnographiques de la *Bibliographie corse* qu'il prépare.

Durant l'année 1960, le Professeur Paul Arrighi, de l'Université d'Aix, a bien voulu prendre connaissance de ce recueil, me guider dans le choix de la transcription à adopter, et lui accorder le patronage du *Centre d'Etudes Corses*.

A tous, j'adresse ici l'expression de ma gratitude, et par delà, à tous les Corses qui m'ont conté si volontiers ces *fole* de leur terroir, expression si vivace et si profonde de leur mentalité, et aussi miroir pur où se reflètent les grands traits d'une tradition méditerranéenne.

TRANSCRIPTION DES TERMES CORSES CITÉS

Pour les contes de ce recueil, destiné avant tout à faire connaître les sources vives de la tradition corse, j'ai suivi la transcription de *L'Annu corsu*, décrite par le Professeur Paul Arrighi, à la fin d'un article publié par la revue *Arts et Traditions Populaires* d'octobre-décembre 1956, pp. 307-8, tout en conservant à chaque région sa prononciation particulière.

En voici quelques traits essentiels : la voyelle *u* transcrit le son français « ou » ; la voyelle *e* se prononce comme le français « é », en finale, et comme le français « è », ailleurs. La consonne *c*, devant *e*, ou *i*, se prononce comme le français « tch » ; la consonne *j* se prononce comme le français « y » ; (devant voyelle). Les groupes : *sgi*, représente le son du français « j » ; *ghj*, le son « dy », *chj*, le son « ty » ; *sci*, le son du français « ch » ; par contre *ch* se prononce comme le français « k »¹.

L'à isolé désigne la préposition (fr. à) ; l'à final marque la terminaison d'un infinitif, p. ex. *manghjà* (fr. manger) ; d'un futur, p. ex. *sarà* (fr. sera) ; d'un dissyllabe, p. ex. *avà* (fr. maintenant) : position accentuée.

Les articles définis sont : *u* (fr. le), *a* (fr. la) ; *i* (fr. les : masc. plur.) ; *e* (fr. les : fém. plur.).

*
**

Voici quelques expressions corses, particulièrement fréquentes dans les contes, avec leur prononciation figurée, et leur signification.

agellu (adjellou) s. m. « oiseau ».

affacà(s') (idem) v. réf. se montrer, paraître ; se lever (en parlant du soleil).

allobiu (allobyou) s. m. breuvage - à base d'opium [étymologiquement], destiné à assoupir.

alma (*arma*) *cristiana* (idem) « âme chrétienne » : expression des *maghi* quand ils « flairent » l'odeur d'un être humain.

aquila (*aguila*, *agula*) (*akwila*, *agwila*, *agoula*) s. f. « aigle ».

bacinu (*bagginu*) (batchinou, badjinou) s. m. « boisseau ».

basgià (bajà) v. tr. « baiser ».

(1) Pour une transcription phonétique des parlers corses, je renvoie à mon article *Aspects linguistiques d'une enquête ethnographique en Corse*, paru dans la *Revue de Linguistique Romane*, juil.-déc. 1958, pp. 192-236.

- bentu* (benntou) s. m. « vent ».
- becchja* (bekkya) s. f. « vieille ».
- biaghjà* (byadyà) v. intr. « marcher ».
- binghja* (bindya) s. f. « vigne ». *bignaghjolu* (binyadyolou) s. m. « vigneron ».
- bizzicu* (bitzicou) s. m. « bec ».
- boi* (boï) pron. pers. « vous ».
- bravu, brava* (bravou, -a) adj. m. et f. « gentil, -ille ».
- brocciu* (brôchou) s. m., fromage blanc obtenu en mettant bouillir dix litres de petit-lait, auxquels on ajoute ensuite deux litres de lait pur ; on porte le mélange à ébullition : on obtient un kilo de *brocciu*.
- caccia* (katcha) s. f. « chasse ».
- cane* (kané) s. m. « chien ».
- capimozzu* (kapimotzou) part. passé « décapité ».
- carn'umana* (karnoumana) loc. f. « expression des *maghi*, quand ils veulent manger un être humain (litt. chair humaine) ».
- cavallu* (kawallou) s. m. « cheval ».
- colombu* (kolommbou) s. m. « pigeon ».
- culà* (koula) adv. « là-bas ».
- cullà* (koullà) v. intr. « monter ».
- cumare* (koumaré) s. f. « commère ».
- cumpare* (koumparé) s. m. « compère ».
- custi* (kousti) adv. « là ».
- diavule* (dyawoulé) s. m. « diable ».
- eju* (èyou) pron. pers. « moi, je ».
- fallà* (idem) v. intr. « descendre ».
- fata* (fada) (idem) s. f. « fée ».
- focu* (fogu) (fougou) s. m. « feu ».
- fucone* (fugone) (foukoné, fougonné) s. m. « foyer, âtre ».
- fusu* (fouzou) s. m. « fuseau ».
- gallu* (gallou) s. m. « coq ».
- gattu* (gattou) s. m. « chat ».
- gigante* (djigannté) s. m. « géant ».
- ghjunje* (dyounn'yé) v. intr. « arriver ».
- gricciu* (gritchou) s. m. « hérisson ».
- incantadu, -a* (innkanntadou, -a) part. passé « frappé(e) d'enchantement ».
- innocchjatu, -a* (innotyatou, -a) part. passé « frappé(e) par le mauvais œil ».
- jé* (yé) adv. « oui ».
- jumenta* (youmennta) s. f. « jument ».
- lampà* (lamma) v. tr. « jeter ».
- levra* (lèvra) s. f. « lièvre ».
- libecciu* (libètchou) s. m. « vent du sud-ouest ».
- lumera* (loumèra) s. f. « lampe à huile ».
- magu* (magou) s. m. « magicien », au fém. *maga* ; augmentatif : *magone* (magoné) ; péjoratif : *magacciu* (magatchou).
- macchja* (makkyà) s. f. « maquis ».

- mandria* (mandriya) s. f. « enclos de la bergerie ».
- mo'* (*u*) : *figliolu*, *a mo' figliola* (ou *mo filyolou*, *a mo filyola*) : mon fils, ma fille.
- monte* (monnté) s. m. « montagne ».
- mulatiere* (moulatyèré) s. m. « muletier ».
- mulinaghju* (moulinadyou) s. m. « meunier ».
- nantu* (nanntou) adv. « devant ».
- pallesà* (idem) v. intr. « dévoiler, trahir ».
- paghjulu* (padyoulou) s. m. « chaudron où on cuit le *brocciu* ».
- patrone* (*padrone*) (patroné, padroné), s. m. « maître ».
- pesciu*, pl. *pesci* (pèchou, pèchi) s. m. « poisson ».
- quassù* (kwassou) adv. « là-bas ».
- rocca* (rokka) s. f. « quenouille ».
- scemu* (chemou) adj. « fou, niais, sot ».
- schincu* (skinnkou) s. m. « cuisse, patte ». Alterne avec *anca* (annka) s. f. « jambe, patte » dans les formulettes finales des contes.
- spaccà* (spakka) v. tr. « fendre ».
- streja* (strèya) s. f. « sorcière ».
- sumire* (soumiré) s. m. « âne ».
- tumbà* (toummba) v. tr. « tuer ».
- tiucu* (*tiugu*, *tiugulellu*) (tyoukou, tyougoulèllu) adj. et s. m. « petit, faible ».
- volpa*, *volpe* (volpa, volpé) s. f. « renard, renarde ».
- ucchjabartu*, *-a* (outtyabartou, *-a*) part. passé « qui a les yeux ouverts ».
- zanu* (tzanou) s. m. « petit sac en peau de chat; peut servir de blague à tabac ».
- zucca* (tzoukka) s. f. « courge, qu'on vide pour en faire une gourde ».

The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery by Columbus in 1492 to the present time. It covers the early years of settlement, the struggle for independence, the formation of the Constitution, and the development of the nation as a great power.

The second part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1776 to 1865. It covers the American Revolution, the War of 1812, the expansion of the territory, and the Civil War.

The third part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern era.

The fourth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern era.

The fifth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern era.

The sixth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern era.

The seventh part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern era.

The eighth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern era.

The ninth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern era.

The tenth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, the Progressive Era, and the modern era.

I. — BISOGNU

I. — CASTAGNICCIA ET RÉGION DE CORTÉ

A. — Répertoires des conteurs

B. — Répertoires des conteuses

I — CASTAGNOCIA
ET RÉGION DE COSTÉ

- A — Répertoire des contes
- B — Répertoire des contes

1. — BISOGNU

Une fois, il y avait, dans un pays, un homme qui s'appelait *Bisognu*, un malheureux (*bisognu*, ça veut dire « besoin »).

A cette époque, le Bon Dieu, Saint Pierre et Saint Paul se promenaient sur la Terre. En voyageant à droite et à gauche, ils sont arrivés un soir en pleine campagne, dans une forêt, là où demeurait Bisognu. Ils ont été loger chez lui.

Le lendemain matin, après leur départ, Saint Pierre a dit au Bon Dieu :

— Il faudrait récompenser Bisognu de son hospitalité !

— Va donc lui demander ce qu'il désire.

Voilà Saint Pierre qui retourne à la cabane du pauvre homme. Saint Pierre dit à Bisognu :

— Dites ce que vous désirez, et ça vous sera accordé par le Bon Dieu, en récompense de votre hospitalité.

Alors, le vieux a dit :

— Regardez ! devant cette petite fenêtre, il y a de l'amadou : tous ceux qui viennent ici en prennent un bout, et moi, je ne peux jamais en avoir. Je voudrais que les passants soient pris la main dedans, et qu'ils ne puissent pas la retirer sans que je le veuille.

Saint Pierre s'en revint dire ça au Bon Dieu :

— Voilà ce qu'il a demandé !

Le Bon Dieu dit :

— On va essayer encore une fois.

Saint Pierre s'en retourne chez Bisognu, et lui dit :

— Demandez une autre grâce.

Le vieux Bisognu lui répond :

— Vous voyez ce banc : c'est la plus belle place en hiver, près du feu. Tous ceux qui arrivent ici s'y assèment, et moi je ne peux jamais me chauffer. Je voudrais que si quelqu'un s'assied là, il ne puisse plus se lever sans ma permission.

Saint Pierre retourne auprès du Bon Dieu :

— Regarde encore ce qu'il m'a demandé !

— Tiens ! essaie donc une troisième fois.

Saint Pierre revient auprès de Bisognu :

— Va jusqu'à trois demandes ! Tu peux encore obtenir une autre grâce !

Le vieux dit :

— Regarde ce poirier que j'ai sur la place. Je ne peux jamais prendre une poire dessus. Je voudrais, si quelqu'un monte dessus, qu'il ne puisse pas en descendre sans que je le veuille.

La troisième grâce lui a été accordée, comme les deux autres.

Et puis, comme il était vieux, la Mort, un jour, vint le trouver.

— Tu sais, Bisognu, tu te fais vieux. Il serait temps qu'on s'en aille !

Alors, Bisognu a dit :

— Oui, je veux bien ; mais avant, il faudrait que tu me prennes un morceau d'amadou, devant la petite fenêtre.

La Mort passe la main pour en prendre, et ne peut plus la retirer ! Elle implore Bisognu :

— Tire-moi de là ! Je t'accorde encore cent ans de vie.

Bisognu le lui fait promettre ; et la Mort s'en va.

Voilà que les cent ans sont passés, la Mort revient. Elle lui dit :

— Tes cent ans sont passés. Tu vas me suivre !

Alors, il lui répond :

— Je veux bien. Assieds-toi là, sur le banc, près du feu : on va se chauffer un peu.

Il la fait entrer et s'assoier sur le banc ; et puis, il allume un bon feu.

Quand la Mort a voulu se lever, elle n'a jamais pu : elle restait collée au banc !

Elle finit par lui dire :

— Ecoute, Bisognu. Tire-moi de là, je te laisserai encore cent ans de vie.

Bisognu dit :

— Ça va !

Il la laisse partir, et la Mort s'en va.

Mais voilà les deux cents ans passés ! La Mort revient frapper à la porte du vieux.

— Ecoute, maintenant, ça suffit. On va s'en aller.

C'était sans doute la saison des poires.

Bisognu lui dit :

— Avant de s'en aller tous les deux, tu vas monter dans le poirier cueillir des poires.

La Mort monte, elle prend quelques poires, et veut redescendre : elle ne peut pas quitter l'arbre ! Bisognu l'a laissée deux ou trois jours accrochée dans les branches. La Mort lui dit :

— Fais-moi descendre du poirier. Je ne viendrai plus jamais te chercher !

Et voilà comment Bisognu n'est jamais mort : on a toujours *besoin* de quelque chose ici-bas !

Fola foletta

Fable, petite fable

Mett' in calzetta

Mettez-la dans la chaussette

Dide a vostra

Dites la vôtre

A mea è detta

La mienne est dite

Conté en français en octobre 1955 par M François Peretti, propriétaire terrien, 63 ans, à Loriani, dans la commune de Cambia, canton de St-Laurent, dans la Castagniccia.

2. — LE LANGAGE DES ANIMAUX

En l'année mil huit cent ... va et cherche l'année ! dans un petit pays, Saint-Quilico, se trouvait un père avec onze enfants.

Le plus grand a dit :

— Papa ! je veux aller faire fortune !

Le voilà qui part, il arrive dans un autre pays et rencontre quelqu'un, il lui dit :

— Je suis un jeune homme qui cherche fortune.

L'autre lui répond :

— Reste avec moi ; sais-tu soigner les brebis ?

— Ah ! les brebis, je les ai toujours soignées !

— Alors, reste ici un mois et nous verrons après.

Le jeune homme est resté là-bas, il soignait les brebis ; l'autre lui a fait voir une montagne en lui disant :

— Ici, il ne faut pas y aller, parce qu'il y a le *magu* (magicien), et s'il t'attrape sur la montagne, tu es mort ! Tu n'en reviendras plus !

(1) Jeu de mots sur le nom du héros, symbolisant la Misère (ou le Besoin).

Mais le jeune homme s'occupait de rentrer les brebis de son plus vite et les brebis donnaient leur lait.

Un beau jour, il a poussé le troupeau devant lui, et puis il s'est endormi. Comme il était endormi, il a rêvé que sous lui se trouvait une jarre pleine d'argent. Il s'est réveillé, et il s'est rendormi, et il a fait le même songe, à trois reprises.

Le soir, en rentrant, il a dit à son patron :

— Demain, il faut monter à tel endroit : là, il y a des sous qui sont cachés.

Le patron, pour ne pas le contrarier, y est monté avec lui.

Ils ont creusé un moment, ils n'ont rien trouvé. Le patron est parti. Le jeune homme a continué ensuite à creuser, et il a trouvé l'argent ; et l'argent, il l'a caché (bien entendu) pas dans le même endroit, et puis il est parti.

Le jour d'après, il s'est remis à monter en cet endroit, et le plus beau, c'est qu'il entend des cris : « au secours ! au secours ! ».

Il s'est dirigé dans la direction du jardin où il ne devait pas aller et il a vu un lion qui avait entre ses pattes un homme ! Enfin à eux deux, ils ont réussi à mater le lion, et il a sauvé la vie de l'homme.

Le soir, l'homme est reparti chez lui et le berger s'en est allé lui aussi, avec ses brebis. Il est resté quelques jours avant de dire à son patron :

— Vous savez : moi, si j'avais un bout de terrain, ici, je voudrais me faire une maison !

Le patron répond :

— Le terrain, je te le donne bien volontiers, si tu as de l'argent en suffisance pour te bâtir une maison ; je te paie ce que je te dois, et même je t'avancerai encore quelque chose s'il le faut.

Ainsi ont-ils fait, et le jeune homme a bâti sa maison.

Mais l'homme qu'il avait sauvé était le fils du magicien ; il est revenu le voir en lui disant :

— Tu sais, c'est Papa qui veut te récompenser du bien que tu m'as fait. Il veut que tu viennes à la maison.

Il l'a fait venir, et quand il fut là, lui a présenté une chambre pleine d'argent, en lui disant :

— Alors, voici une chambre pleine d'argent, prends ce que tu veux.

Le berger a répondu :

— Non, moi je ne veux rien, je n'ai besoin de rien ! Si vous voulez me récompenser, apprenez-moi à comprendre le langage des animaux, quand ils aboient, etc...

Le père a dit : Cela, non !

Le berger a dit :

— Alors, moi je ne veux rien. Au revoir.

Quand il fut parti, le fils a dit à son père :

— Regarde donc ! Il m'a fait tant de bien, il m'a sauvé la vie, et tu refuses de lui apprendre cela !

Le père a dit :

— Eh bien, rappelle-le !

Il l'a rappelé et le père a dit :

— Apprends ! Je te l'apprends, mais si tu le dévoiles, tu es mort.

Il lui a fait ouvrir la bouche, et lui a soufflé dans la bouche !

Et voilà que le jeune homme s'est en allé, et puis il est arrivé devant son troupeau de brebis, alors il a entendu le petit chien qui aboyait, et disait au renard :

— Viens maintenant, je suis seul.

Mais il y avait un vieux chien, qui a dit, de son côté :

— Attention, moi j'y suis aussi !

Là-dessus, le jeune homme s'est rendu à la maison et il a dit à son maître :

— Il faut tuer le jeune chien !

Le patron a répondu : Non !

— Il le faut !

A la fin, ils l'ont tué.

Le berger, comme il avait le terrain où il avait bâti sa maison, s'est marié dans le pays. Un beau jour — il se trouvait bien, avait de l'argent, des effets, de tout —, il a dit à sa femme :

— Nous allons faire une promenade dans la montagne ; ici, j'ai toujours envie d'aller voir les brebis que je soignais, je voudrais savoir comment elles vont.

(Il avait toujours eu une passion pour les brebis).

Comme il montait une côte, une forte pente, le cheval a dit :

— Hum... hum... hum...

Alors, la jument (qui portait la femme), a dit aussi :

— Hum... hum... hum...

Le maître s'est mis à rire.

Le cheval a dit :

— Je suis fatigué !

La jument a dit à son tour :

— Eh qu'aurais-je à dire, moi ? nous sommes quatre, j'en ai trois sur le dos !

(En effet, la jument attendait un poulain, et portait la femme qui attendait un enfant).

Alors, la femme a dit à son mari :

— Pourquoi donc as-tu ri ?

Son mari a dit qu'il ne le dévoilerait pas.

Le soir, quand ils sont rentrés chez eux, la femme a été prise d'une fièvre maligne. Quand il a vu vraiment que sa femme était au point de la mort, il s'est décidé à parler.

Alors, un chien s'est mis à hurler, son propre chien, et il criait :

— Notre maître va mourir ! notre maître est un homme mort !

Le coq se met à répondre :

— Cela n'a pas d'importance s'il est mort !

Le chien lui dit :

— Comment dis-tu cela ?

— Il n'a qu'à faire comme moi !

— Et comment fais-tu, toi ?

— Vous voulez voir ? Co co co co co !

Toutes les poules, d'un coup d'aile, il les a balayées toutes !

A ce moment-là, l'homme s'est levé, il a dit :

— C'est ainsi ?

Et il a pris un bâton, et il a dit à sa femme :

— Eh bien, maintenant, je vais te battre comme un tapis !

Fola foletta

Fable, fablette

Mett' in calzetta

Mettez-la dans la chaussette

Dide a vostra

Dites la vôtre

A mea è detta

La mienne est dite

Traduction du conte enregistré en octobre 1955 par M. François Peretti, propriétaire terrien, 63 ans, à Loriani, commune de Cambia (Castagniccia).

3. — LE TROUPEAU DE MOUTONS NOIRS ET LE TROUPEAU DE MOUTONS BLANCS

Un jour, dans une vallée, où il n'y avait qu'un seul pont, deux bergers se trouvaient, chacun sur une rive, avec leurs troupeaux.

L'un des bergers menait un troupeau de moutons noirs, et l'autre berger menait un troupeau de moutons blancs.

Lequel des deux troupeaux devait-il traverser la vallée, le premier ?

Comme on ne pouvait pas le savoir, le troupeau de moutons noirs restait d'un côté du pont, et le troupeau de moutons blancs restait de l'autre côté.

Enfin, on a dit :

— Ce soir-ci, on va laisser passer les moutons blancs !

Et l'un après l'autre, tous les moutons blancs se sont mis à passer sur le pont de la vallée, à la suite du bélier qui les conduisait... Et ça passait, et ça passait...

Le soir suivant, on a dit :

— Ce soir-là, on va laisser passer les moutons noirs !

Et, l'un après l'autre, tous les moutons noirs se sont mis à passer sur le pont... et ça passait.. et ça passait...

Mais ce n'est pas fini !

Le soir d'après, il y avait encore un troupeau de moutons noirs, et un troupeau de moutons blancs, devant le même pont ; alors, on a dit :

— Ce soir, on va laisser passer les moutons... !

(Ici, le conteur s'arrête, ou reprend au début, si l'on insiste encore pour savoir la fin de l'histoire) .

Conté en français en octobre 1955 par M. François Peretti, propriétaire terrien, 63 ans, à Loriani, commune de Cambia (Castagniccia).

4. — LA JUMENT QUI MARCHE COMME LE VENT, L'OISEAU QUI CHANTE ET JOUE DE LA MUSIQUE ET LA DAME DES SEPT BEAUTÉS

*A JUMENTA CHI BIAGHJA QUANT'U VENTU ;
L'AGELLU CHI CANTA E CHI SONA ;
A DONNA DI SETTE BELLEZZE*

Une fois, il était un roi et ses trois fils. Voilà que le roi est tombé malade. On a fait venir de partout des médecins, mais aucun n'a pu reconnaître sa maladie, ni dire comment on pouvait le guérir.

Un beau jour, le bruit a couru dans le pays qu'il fallait, pour guérir le roi, aller à la recherche de trois choses merveilleuses : *a jumenta chi biaghja quant'u ventu, l'agellu chi canta e chi sona, e la donna di sette bellezze.*

Alors, voyant leur père toujours malade, le fils aîné a dit un jour :

— Papa, je veux partir pour aller chercher les trois choses qui doivent te guérir.

Et le voilà parti, avec son cheval, et il s'en va à l'aventure. Il arrive devant une auberge où il était écrit :

« *quellu che entre ne surte più* »

« celui qui entre n'en sort plus »

Le fils du roi était fatigué d'avoir voyagé toute la journée ; il se décide à entrer quand même dans l'auberge.

Là, il y avait de quoi manger et boire. Il se restaure ; et après le repas, on lui apporte un jeu de cartes. Il joue tant de fois qu'il finit par perdre tout ce qu'il a ; et les gens de l'auberge le retiennent prisonnier.

Quelques semaines se passent. On était sans nouvelles de lui chez le roi. Alors, le second fils dit :

— Papa, je veux partir à mon tour pour aller chercher la jument qui marche comme le vent, l'oiseau qui chante et joue de la musique et la dame des sept beautés.

— Mon fils, que vas-tu faire ? Ton frère n'est pas revenu...

Enfin, il voulait partir ! on le laisse aller ; et voilà qu'il lui arrive la même chose qu'à son frère aîné. Tous deux étaient donc prisonniers dans la même auberge.

Plusieurs mois se passent. Le plus jeune fils du roi dit à son père :

— C'est à mon tour de partir pour chercher ce qui doit vous guérir !

— Mon fils, reste donc ! Tes deux frères sont déjà partis avec cette idée, et ils ne sont pas revenus...

Enfin, le voilà qui monte à cheval et s'en va. Il passe devant la même auberge, y entre pour se restaurer, mais en ressort tout de suite. Et il continue sa route. Voilà qu'en sortant de l'auberge, il rencontre un mort ! Et autour de ce mort, il y avait des gens qui criaient d'un ton menaçant :

— Voilà ce qui arrive, quand on n'a pas payé ses dettes !

Ce mort avait été mis là sur la route par les gens de son village, qui n'avaient pas voulu l'enterrer, parce qu'il n'avait pas payé ses dettes avant de mourir.

Le jeune homme, ému devant ce mort, offre à ses voisins de payer les dettes. Une fois qu'il les a toutes payées, il laisse les gens enterrer le mort, et continue la route.

A un moment donné, la route s'arrête : alors il quitte là son cheval et tout son bien, et continue à pied, en suivant un sentier. Alors, qu'est-ce qu'il voit ? Un renard apparaît, qui lui dit :

— Monte sur moi !

Le jeune homme, de plus en plus étonné de ses rencontres, accepte... il enfourche le renard, et se laisse guider par lui. Le fils du roi raconte pourquoi il s'est mis en route. Le renard lui dit :

— Tu es encore au commencement de tes peines ! Mais fais-moi confiance, je te guiderai.

Et il le mène d'abord à l'endroit où se trouvait la jument qui marche comme le vent. Le renard lui explique :

— Tu vois cette maison ? il y a là un *magu*, le maître de la jument. Frappe à la porte, et demande à loger chez lui, mais ne prends pas la plus belle chambre. Dis-lui « j'ai l'habitude de loger dans l'écurie ».

A minuit, le *magu* descend, avec l'idée de manger le jeune homme. Mais le renard veillait ! Avant minuit, il a réveillé le jeune homme, et lui a dit :

— Prends la jument ! saute sur son dos ! et fuis !

Le *magu*, arrivé trop tard, crie :

— Assassin ! il me l'a prise !

Pendant ce temps, le jeune homme, monté sur la jument, s'enfuit à toute vitesse.

Le renard ne tarde pas à le rejoindre, et ils continuent à voyager. A un moment donné, le renard lui dit :

— Tu veux maintenant avoir l'oiseau qui chante et joue de la musique ? Eh bien ! ce n'est pas loin d'ici.

— Je t'écoute, mon renard !

— Tu vois ce jardin ? Il est gardé par des lions. Entre quand même. Les lions seront contents de voir la jument, pensant la garder prisonnière. A ce moment-là, un lion mettra sa patte sur la queue de la jument. N'aie pas peur, mais dis : « je voudrais promener l'oiseau qui chante et joue de la musique, dans sa cage, sur le dos de la jument, à travers le jardin ».

Le jeune homme obéit aux conseils du renard ; le lion consent à sa demande ; et le fils du roi pose la cage avec l'oiseau sur le dos de la jument, tandis que le lion tient sa patte posée sur la queue de la jument. A ce moment-là, le lion tousse, et lâche la queue... Le fils du roi en profite pour s'élancer rapidement hors du jardin, avec l'oiseau dans sa cage.

Le renard l'attendait au dehors.

— Maintenant, tu vas aller chercher la dame des sept beautés. Sache qu'elle est gardée par un *magu*, dans un parc. Tu entreras dans ce parc, avec ta jument et l'oiseau ; et moi je t'attendrai sur une colline. Quand tu rencontreras le *magu*, il sera content de te voir, pensant te garder prisonnier avec la Jument qui marche comme le vent, et l'Oiseau qui chante et joue de la musique. A ce moment-là, dis-lui :

— Je voudrais promener, sur ma jument, la dame aux sept beautés, tenant dans ses mains la cage avec l'Oiseau.

Le *magu* accepte, fait sortir la dame, parée de ses sept beautés, et le jeune homme la fait monter sur la Jument, qui lui donne l'Oiseau dans sa cage. A un moment donné, le fils du roi saute en croupe, et se précipite avec ses prises hors du parc, sans que le *magu* ait le temps d'intervenir.

Le renard l'attendait sur la colline. Sur le chemin du retour, il parle ainsi au jeune homme :

— Tes frères, qui sont partis avant toi, se sont arrêtés à la même auberge, mais ils ont joué aux cartes et ils ont perdu... et ils sont devenus des voleurs ; aussi les a-t-on mis en prison. Quant à moi, je suis le mort que tu as enterré ; si jamais tu as encore besoin de moi, crie « O *Volpe* ! » « O mon renard ! », et je viendrai à ton secours.

Et il le quitte là.

Le jeune homme continue sa route, seul avec la jument qui marchait comme le vent, l'oiseau qui chante et joue de la musique, que tenait la dame des sept beautés. Comme il a bon cœur, il passe dans l'auberge où ses frères avaient perdu leur argent au jeu, s'informe de leur sort, paie leurs dettes et les fait sortir de prison.

Les deux autres, au lieu d'être reconnaissants, deviennent jaloux du plus jeune, parce qu'il a réussi dans son entreprise. Tous trois font route ensemble ; ils arrivent devant une fontaine ; comme ils ont soif, ils s'apprêtent à boire dans un bassin ; l'aîné, puis le second boivent à leur aise, quant au troisième, il est poussé par ses frères dans le bassin.

Comme il arrive en ces circonstances, il est tellement surpris qu'il ne pense pas à son salut (il aurait fallu crier « O *Volpe* »). Il se débat dans l'eau, sans pouvoir en sortir ; et songe alors seulement au renard qui l'avait déjà tant aidé ... et il s'écrie tout haut :

— O *Volpe* !

Pendant ce temps là, les deux aînés sont partis, emmenant la jument, l'oiseau et la jeune dame ; et ils arrivent ainsi au palais royal, où on leur fait fête.

Mais, à leur grande surprise, qu'est-ce qui est arrivé ? La jument est devenue méchante, à tel point qu'on devait lui donner à manger par un trou fait dans les planches de son écurie ; quant à l'oiseau, il ne chantait plus et ne jouait plus de la musique. Et la dame des sept beautés était devenue plus laide que les laides...

Quant au troisième fils du roi, le renard, arrivé aussitôt aux cris du jeune homme, l'a sorti de la fontaine et lui a dit :

— Cette fois, je te dis adieu. Quand tu seras chez ton père, tu verras que la jument est devenue méchante, l'oiseau est devenu triste, et la dame est devenue laide, parce que tu n'es pas auprès d'eux. Présente-toi à ton père :

dès qu'il te verra, il se sentira mieux. Explique-lui alors ce qui t'est arrivé.

Le jeune homme remercie le renard ; il arrive à pied au palais royal. Dès qu'il entre au palais, la jument cesse d'être méchante, l'oiseau redevient gai, et la dame se montre parée de ses sept beautés... et ce qui est plus encore, le roi qui était toujours malade, s'est senti mieux...

Heureux de revoir son plus jeune fils, qu'il croyait mort, il lui demande de raconter ses aventures. Le jeune homme explique tout à son père. Aussitôt, le roi fait prendre les deux aînés, qu'on enduit de goudron avant de les faire brûler dans une cour. Quant au plus jeune, le roi, guéri, lui cède la couronne, et sans doute la dame des sept beautés est-elle devenue la reine...

Conté en français en avril 1959 par M. Pappi, ouvrier maçon, 26 ans, natif de Saint-Laurent, dans la Castagniccia.

5. — LA RENARDE ET LE HÉRISSEAU

A VOLPA E U RICCIU

C'étaient *Cumare volpa* (Commère renarde) et *Cumpare ricciu* (Compère hérisseau) ¹. Ils avaient semé le blé ensemble dans un champ. Ils travaillaient ensemble. Après, voilà qu'est venu le moment de moissonner le blé. Compère hérisseau travaillait toujours, mais Commère renarde se faisait malade, pour ne pas travailler à la moisson. Ils avaient semé le blé ensemble, ils devaient le ramasser et le battre tous les deux, mais c'est Compère hérisseau qui faisait tout !

Bientôt, le blé fut transporté sur l'*aghja* (l'aire) ², et il fallait le fouler au pied pour le battre. Quand le blé fut *tribiadu* (foulé au pied), Commère renarde se mit à réclamer sa part. Mais Compère hérisseau avait travaillé davantage qu'elle !

Alors, Commère renarde a dit à Compère hérisseau :

— Le premier qui arrive à l'aire, demain, aura le grain ; l'autre aura la paille.

Alors, Compère hérisseau lui répond :

— Nous ferons comme ça.

Elle était malicieuse, là, Commère renarde !

Ils ont quitté l'aire ensemble, le soir, pour aller à la maison. Mais Compère hérisseau, qui est petit, s'y est caché. Commère renarde a cru qu'il restait à la maison, et elle est sortie faire un tour. Alors, Compère hérisseau se rend à l'aire, et se met sous le *bagginu* (boisseau) ³, et il reste caché là pendant la nuit.

Le lendemain matin, ou plutôt, la nuit n'était pas encore finie, Commère renarde est allée tout de suite à l'aire. Elle arrive, et ne voit pas Compère hérisseau. Alors, elle s'assied sur le boisseau, et se met à chanter, se croyant la première ; elle chantait :

— O *Cumpare ricciu*, o *Cumpare ricciu* ! Tu as beaucoup travaillé ! Et moi je restais à la maison, et toi au travail ! Et voilà que le grain est à moi !

Comme elle chantait, Compère hérisseau soulève le boisseau, et fait tomber Commère renarde. Il lui dit :

— C'est moi le premier !

(1) Le renard est du féminin, en corse, et se dit (ici) *a volpa*.

(2) Chaque hameau possède son aire communale, pavée, où l'on foulait autrefois le blé.

(3) Le *bagginu* vaut un décalitre.

Commère renarde n'en revenait pas.

Alors, Compère hérisson a pris tout le grain, et Commère renarde a eu la paille. Compère hérisson a commencé à charrier son grain, tandis que Commère renarde gardait sa paille sur l'aire. Comme elle la gardait, est arrivé un âne. Il faisait :

— Han ! han ! J'ai faim ! Un peu de paille me ferait du bien ! Me ferait du bien un peu de paille !

Alors, Commère renarde lui a dit :

— Si tu me donnes un œil, je te donne un peu de paille.

L'âne répond :

— Comment veux-tu que je fasse, après, avec un seul œil ?

Mais Commère renarde lui répond :

— Tu peux bien rester avec un seul œil !

L'âne a sorti son œil, et l'a donné à Commère renarde, qui est restée là, sur l'aire, à garder le reste de sa paille.

Après, voilà que l'âne a eu encore faim. Il revient en disant :

— Han han ! J'ai faim ! Un peu de paille me ferait du bien ! Me ferait du bien un peu de paille !

Commère renarde lui répond :

— Si tu me donnes ton autre œil, je te donne un peu de paille.

— Mais je ne peux plus vivre sans l'autre œil ! Si je ne vois rien, je ne peux plus marcher.

— Mais si tu me le donnes, je te donnerai à manger de la paille, et lorsque tu auras soif, je te mènerai à la fontaine. Aux mauvais passages, je te dirai « Doucement » ; aux bons passages, je te dirai « Marche ! marche ».

L'âne a enlevé son autre œil de sa tête, et le lui a donné. Commère renarde lui a donné de la paille à manger. Et puis, elle devait le guider pour aller boire. Alors, elle l'attache pour le guider, et le mène d'abord à la bonne route, en lui disant :

— Doucement ! Doucement !

A la mauvaise route, elle lui dit :

— Cours ! cours ! tu peux marcher !

L'âne a marché tellement, qu'il a fini par tomber, et il en est mort.

Alors, après, Commère renarde a gardé la viande de l'âne, pour la manger à son aise. Mais les corbeaux arrivaient pour la lui voler : il a fallu rester auprès.

— Ra ! ra ! disaient les corbeaux, qui voulaient de la viande.

Commère renarde leur dit :

— Si vous m'apprenez à voler, je vous laisse manger de la viande.

— Oh oui ! laisse-moi manger de la viande, tant que j'en veux, dit l'un des corbeaux. Et après, tu te mettras sur mes ailes, et je t'apprendrai à voler.

Alors, Commère renarde l'a laissé en manger. Et puis, le corbeau lui dit :

— Allez, viens, tu veux voler ?

Commère renarde se met sur les ailes du corbeau. Mais le corbeau s'envole, et Commère renarde tombe.

Tout près, il y avait un jardin avec des piquets, des rames pour les haricots, restées debout. Commère renarde est tombée comme ça, et l'un des piquets est rentré dans son derrière !

Commère renarde restait là, le derrière empalé sur le piquet, en l'air ; elle ne pouvait pas se dégager.

La maîtresse du jardin, ce jour-là ou le jour d'après, devait y aller. Elle y va, avec son petit enfant sur les bras. Comme elle voulait arroser le jardin, elle prend l'enfant et le met par terre, puis se met à arroser le jardin. Le petit pleurait. Alors, la mère a entendu une voix qui disait :

— Si tu sors le piquet de mon derrière, je te garderai pendant un an ton petit enfant !

Elle avait beau écouter, elle se rendait bien compte d'où venait la voix, mais elle ne voyait rien. Commère renarde s'est mise à répéter encore la même

chose. La mère a regardé, regardé : elle a vu que c'était Commère renarde qui avait un des piquets enfoncé dans le derrière.

Tout de suite, la femme a sorti le piquet du derrière de Commère renarde.

Mais Commère renarde, dès qu'elle a été libre, lui a dit :

— Oui! le piquet, tu me l'as bien sorti, mais ton petit, garde-le toi-même !

Conté en français en octobre 1955 par Madame Bernardini (Francesca-Maria), propriétaire terrienne, 64 ans, à Loriani, dans la commune de Cambia, canton de Saint-Laurent, dans la Castagniccia.

6. — LE CHIEN CIPPONE

U CANE CIPPONE

A merla, la merlette avait fait son nid; elle avait deux petits. *A volpa*, la renarde¹, qui était sa *cumare* (commère), disait à la merlette :

— *Cumare* ! Faites-moi voir vos petits !

La merlette dit :

— Oui. Mais si je vous fais voir mes petits, vous me les mangerez !

— Non, non, ça, jamais de la vie ! Je ne les mangerai pas !

Alors, la merlette a fait voir ses petits à la renarde.

Commère renarde, lorsque la merlette était partie chercher à manger à ses petits, va droit au nid, et mange les petits :

Quand la merlette retourne à son nid, ses petits n'y étaient plus !

— Ah ! *A cumare volpa* (Commère renarde) a pris mes petits ! Elle sera mangée, elle aussi. Il faut qu'elle me paie ça !

Alors, la merlette s'en va trouver le chien Cippone. C'était un chien abandonné. Personne ne lui donnait à manger; lui, il mangeait où il trouvait. La merlette lui a dit :

— Commère renarde a pris mes petits. Il faut que tu la tues !

Le chien répond :

— Comment veux-tu que je fasse ? Je suis vieux. Sans manger, je tombe par terre de faim. Je ne peux pas courir...

La merlette a dit :

— Moi, je te ferai manger ! Il faut que tu me promettes de tuer Commère renarde, et je te ferai bien manger.

— Si tu me fais manger, je la tuerai.

Alors, qu'a fait la merlette ? Elle savait qu'il y avait, par ici, un homme qu'on appelait Joseph-Marie. Il avait une bande de brebis, et faisait des fromages avec leur lait, dans la montagne ; et puis, quand les fromages étaient faits, il les mettait sur la *scafa* (claie)², posait la claie sur sa tête, puis descendait ses fromages à la maison.

Alors, la merlette dit à Cippone :

— Demain, Joseph-Marie, le berger, passera par ici avec sa *scafa* pleine de fromages. Moi, je me ferai boîteuse, et je me mettrai à sautiller à côté de ses jambes. Il voudra m'attraper, et il posera sa claie par terre. Toi, tu seras là, caché. Moi, je courrai de ci, de là. Pendant qu'il cherchera à m'attraper, tu mangeras les fromages.

— Oui. C'est bien.

(1) *Volpa* (renard), est toujours du féminin, en corse.

(2) *A scafa*, est la claie pour égoutter les fromages.

Le lendemain matin, à l'heure où le berger devait descendre de la montagne avec ses fromages, Cippone s'est caché là-haut¹ un peu plus haut que le village, ici. Et la merlette s'est mise tout près ; elle faisait la boiteuse. Le berger a vu cette merlette qui ne pouvait pas marcher. Il pose là ses fromages et court derrière elle. Mais la merlette s'éloignait, s'éloignait...

— Je l'attrape ! criait le berger.

Et Cippone a eu le temps de manger du fromage, deux ou trois « formes » de fromage ; puis, il s'en est allé.

Le berger est revenu en arrière, mais il a trouvé deux ou trois fromages en moins sur la *scafa*.

Après qu'il soit descendu à sa maison, la merlette et le chien Cippone se sont retrouvés.

— Tu as mangé ? demande la merlette

— Oui, j'ai bien mangé. J'ai même trop mangé ! car j'ai mal au ventre.

Comme il disait ça, voilà qu'il passe un marchand d'huile.

— Mais écoute, dit la merlette, moi j'irai sautiller dans les pieds du marchand. Tu verras qu'on voudra encore m'attraper ! Le marchand tombera, l'huile coulera, tu pourras la boire, et tu seras purgé.

La merlette est allée auprès d'une femme, en bas, vous savez : la dernière maison d'ici² ; la femme, qui était en train d'acheter de l'huile au marchand, voyant la merlette sauter dans ses jambes, casse sa bouteille. L'huile coule... et Cippone, qui était à côté, lèche tout !

— Maintenant, dit la merlette, tu es bien ?

— Maintenant, je suis bien !

Cippone va dans le jardin, derrière la maison³, et là il s'allonge pour se reposer. Il restait comme ça, étendu, la bouche ouverte : on voyait même des bouts de fromage entre ses dents. Mais lui faisait le mort...

La merlette appelle Commère renarde, qui était plus bas, tout en bas du village :

— *Cumare volpa, Cippone è mortu !* (Commère Renarde, Cippone est mort !).

Mais Commère renarde était méfiante :

— Ce n'est pas vrai, il n'est pas mort !

— Mais non, je vous assure, il est mort. Si vous ne voulez pas me croire, montez le voir.

Commère renarde s'approchait avec peur ; de loin, elle voyait le chien, dans le jardin, allongé.

— Regardez ! il est mort ! criait la merlette.

Et elle passe par-dessus le chien, et vient picorer des morceaux de fromage restés entre ses dents.

Commère renarde, voyant cela, s'est approchée, elle aussi, en disant :

— Eh bien, je vais lui faire une plaisanterie, moi ! je vais lui jouer un tour !

Et elle se met à lever la patte au-dessus de la bouche du chien.

Le chien, lorsqu'il a vu ça, a fait *Hang !* Il attrape Commère renarde, et la tue.

Après ça, la merlette a été contente, parce qu'on avait tué Commère renarde.

— Ah ! dit-elle, on la lui a bien fait payer !

Conté en français en octobre 1955 par Mme Bernardini (Francesca-Maria), propriétaire terrienne, 64 ans, à Loriani, dans la commune de Cambia, canton de Saint-Laurent, dans la Castagniccia.

(1) Ici, la conteuse fait un geste montrant le haut de son village (Loriani) où elle fait semblant de localiser le conte.

(2) Nouveau geste de la conteuse, indiquant cette fois le bas du village de Loriani.

(3) Ici, la conteuse désigne la maison située en face d'elle.

7. — TIGNUSELLU

Una volta era... une fois, il y avait un roi et une reine, qui avaient une fille. Ils l'aimaient tant qu'ils ne la laissaient pas s'éloigner d'eux : elle était toujours à la maison, avec sa gouvernante. Un jour, la jeune fille a dit à sa mère :

— Maman, je veux aller dans le jardin !

Le jardin était rempli de jolies plantes, de fleurs, de fruits. La jeune fille allait et venait, sentait toutes les fleurs. Comme elle était en train d'en respirer le parfum, elle voit tomber du ciel une fleur. Elle a couru pour la ramasser, et s'est mise à la sentir; elle avait la fleur à la main, et au moment où elle en a respiré le parfum, elle a soudain disparu.

Alors, la gouvernante s'est mise à la chercher partout dans le jardin, mais elle ne la trouve pas. L'heure du dîner est venue; on les a appelées, toutes les deux, pour manger. La gouvernante a fini par dire :

— Je ne sais pas où elle est passée ! Je la cherche, et je ne la trouve pas.

Tout le monde est descendu dans le jardin. La gouvernante pleurait (elle s'attendait peut-être à ce qu'on la tue pour la punir). Tout le monde cherchait la jeune fille, et on ne la trouvait pas. Alors, le roi a donné l'ordre d'orner tout le palais de noir. Aux quatre coins du monde, on a envoyé des gens pour chercher sa fille, mais aucun ne l'a trouvée.

A ce moment, son ancien *cavaliere* (écuyer) ¹, *Ghjuanigula* (Jean-Nicolas), a dit au roi :

— Si vous me donnez un homme avec moi, de l'argent, et de tout ce qu'il me faut à volonté, je vous promets de la retrouver.

L'écuyer de la fille du roi avait demandé qu'on lui donne un homme : le roi lui donne pour compagnons deux autres écuyers, et un mulet chargé de pièces d'or.

Les voilà partis. Ils ont marché, en suivant le vent. Le soir, ils arrivent dans un pré, au fond d'une vallée. Ils voient une petite maison. Ils se sont dit :

— Descendons-y, puisque nous la voyons. Quelqu'un doit y habiter.

Ils entrent, et ne voient personne. Enfin, ils se décident à passer la nuit là. Le lendemain, ils se lèvent de très bonne heure. *Ghjuanigula* a dit à l'un des deux autres :

— Toi, tu resteras ici pour nous préparer à manger, tu garderas la maison; ce soir, nous reviendrons ici pour souper.

Et il est parti avec le second, à la recherche de la jeune fille.

Peu après, celui qui restait seul à la maison, voit apparaître un petit vieux, qui disait :

— Attends un peu, espèce de voleur ! Je vais t'en faire sortir, de cette maison !

L'écuyer prend son épée, en lui répondant :

— Alors, viens !

Ils se sont battus tous les deux, l'homme et le petit vieux. Mais c'est le petit vieux qui a gagné la bataille : il a presque tué l'écuyer.

Le soir, arrivent les deux autres, ses camarades; ils croyaient trouver la soupe prête : ils trouvent seulement leur compagnon à demi-mort.

— Eh bien ! mais qu'est-ce que tu as eu ?

— Oh ! dit l'autre, quand vous avez été partis, il est venu un vieux, ici. Il a voulu me chasser, et il m'a presque tué.

Tous les trois restent là, ensemble, pour la nuit. Rien ne se passe. Le matin, *Ghjuanigula* a dit à celui qui avait été battu par le vieux :

— Aujourd'hui, veux-tu rester à faire la soupe, ou préfères-tu que ce soit au tour de l'autre ?

(1) *Cavaliere* désigne le cavalier, l'écuyer, ou le chevalier.

Le premier ne voulait pas rester une autre fois là, tout seul; alors ç'a été au tour du second de faire la soupe. Lorsque Ghjuanigula est parti avec son camarade, le vieux est encore revenu à la maison. Il a traité celui-là comme il avait fait la veille avec l'autre : il l'a battu, et il l'a presque tué; et puis, il est parti.

Les deux autres rentrent le soir à la maison, et trouvent leur camarade à demi-mort. Quant au vieux, on ne l'a plus vu !

Ghjuanigula dit :

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Et il prend sa décision :

— Demain, je vais rester, moi ! Je veux voir un peu par moi-même.

Le matin, les deux autres sont partis; Ghjuanigula est resté à faire la soupe. Il voit venir le petit vieux, criant :

— Je vais te faire sortir de là, espèce de voleur !

— Viens ! Je t'attends.

Il a pris son épée, et l'attendait de pied ferme. Lorsque le vieux est venu, il croyait le battre comme les autres ! Ils commencent la bataille, mais Ghjuanigula a gagné de haute lutte; puis le vieux s'est enfui. L'autre court après, le vieux s'en est allé vite vite, il fuyait, il fuyait; enfin, il arrive à un endroit où il s'arrête : là, il a levé une grosse pierre, il y avait une trappe dessous. Il se glisse en-dessous, et laisse retomber la trappe sur lui.

Ghjuanigula, pour ne pas oublier l'endroit où le vieux était descendu, a planté son épée là. Puis il est parti regagner la maisonnette. Le soir, les deux autres arrivent; ils croyaient le trouver à demi-mort ! mais ils trouvent la soupe faite, et tout préparé pour le dîner. Alors, ils lui demandent :

— Aujourd'hui, le vieux n'est donc pas venu ?

Ghjuanigula dit :

— Si ! Le vieux est venu, mais je lui ai donné une bonne râclée; et demain, nous irons le retrouver tous les trois !

Et il leur explique son aventure.

Le lendemain, ils sont partis ensemble, et sont arrivés là où Ghjuanigula avait planté son épée. Celui-ci soulève la trappe, et descend. Les deux autres restent là, en haut, pour l'attendre.

Alors, voilà qu'en dessous de la trappe, il y avait un autre monde où il y avait de beaux palais, où on ne voyait que des jeunes gens et des jeunes filles. Et tous s'amusaient ensemble, ils chantaient, ils dansaient, et ne faisaient que s'amuser, au milieu des plus jolies choses du monde.

Ghjuanigula a visité les palais, il a vu tout le monde; et parmi ce monde, il a reconnu, dans un des palais, la fille du roi !

Quand à la fille du roi, elle a eu vite fait de reconnaître son écuyer.

— Oh ! Ghjuanigula ! Si tu pouvais me faire sortir de là !

Mais il y avait auprès d'elle le *magu* : le petit vieux n'était autre qu'un *magu* (c'est-à-dire un magicien). Comme il avait été battu la veille, il s'était retiré, malade, dans un palais à côté.

— Comment peut-on faire pour le tuer ? a demandé Ghjuanigula aux gens qui étaient là.

On lui a dit :

— Le vieux est couché, malade, dans sa chambre. Tu peux monter pour le tuer. Frappe d'abord sur la glace, qui est près de lui, car son âme est accrochée à la glace.

Ghjuanigula est monté dans la chambre qu'on lui avait indiquée; il entre : le vieux était bel et bien couché. En voyant l'écuyer, il a eu peur. Ghjuanigula frappe sur la glace, et la brise, puis il frappe sur la tête du *magu*, et il l'a tué.

Alors, tout le monde qui se trouvait prisonnier du *magu*, sous terre, était maintenant libre !

Ghjuanigula les a tous tirés de là. Avant de descendre sous terre, il avait pris la précaution de prendre une grande corbeille et une corde. Il a conduit tout le monde à la trappe. Là, il a crié à ses deux camarades de faire

descendre la corbeille, au bout de la corde. Tout le monde a été hissé à tour de rôle. Ghjuanigula est resté le dernier.

Alors, l'écuyer s'est dit en lui-même :

— Puisque je vais monter le dernier, les deux autres vont être jaloux de voir que j'ai délivré tout ce monde. Ils vont peut-être couper la corde !
(*C'est justement ce qu'ils ont fait !*)

Ghjuanigula leur crie :

— Il ne reste plus que moi à monter ! Faites encore descendre la corbeille.

Et il met à sa place une grosse pierre.

— Tirez, maintenant !

Les deux camarades ont commencé par tirer la corde. Mais, quand la corbeille a été rendue à mi-chemin, ils ont coupé la corde, et fermé la trappe.

Ghjuanigula reste en bas. Il se trouvait seul, prisonnier, dans ce lieu. Il cherche à voir le jour, et pour cela, monte dans les palais. Il cherchait, il regardait partout. Quelques jours se passent comme ça. Un beau jour, à force de chercher, il trouve *una lumera* : c'était une vieille lampe toute rouillée.

Ghjuanigula la prend, en se disant :

— Regarde-moi ça ! Il y a tant de lampes en or, à côté, et pourtant, on a gardé cette vieillerie !

En la prenant, il l'a frottée. Une voix a dit :

— *Comanda, padrone !* c'est-à-dire : Commande, maître !

Il a dit :

— Je demande à être sorti d'ici !

La lampe l'a sorti de sous la terre. Ghjuanigula s'en va, en emportant sa lampe, et il se met à marcher. Le voilà qui arrive dans la ville où habitait le roi. Lorsqu'il y est arrivé, les deux autres écuyers avaient déjà ramené la fille du roi, en disant que c'étaient eux qui l'avaient sauvée. Cependant, le roi leur avait demandé ce qu'était devenu Ghjuanigula ; les autres avaient répondu :

— Il est mort.

Et à la jeune fille, ils avaient dit :

— Tu diras que c'est nous qui t'avons sauvée, ou bien on te tue !

Alors, quand Ghjuanigula s'est montré dans la ville du roi, il s'est déguisé en boucher. On l'appelait Tignusellu, parce qu'on aurait dit qu'il avait la teigne. Il cherchait du travail. On lui dit :

— Le roi a besoin de quelqu'un pour garder ses chevaux.

Il va trouver le roi, qui lui dit :

— Seras-tu bon pour cela ? J'ai un cheval que personne ne peut approcher, depuis qu'il a perdu son maître.

(*C'était le cheval de Ghjuanigula, l'écuyer de sa fille !*)

Tignusellu a dit au roi :

— Mais oui, je suis bon pour ça, je sais bien m'occuper des chevaux.

Alors, il est entré au service du roi, pour s'occuper des chevaux. Le roi l'a emmené dans ses écuries :

— Voilà les chevaux. Surtout, méfiez-vous de celui-ci : depuis qu'il a perdu son maître, personne ne peut l'approcher.

— Ça va, d'accord.

Il va auprès du cheval, et lui tape avec la main sur le cou : le cheval ne bougeait pas. Le roi a été émerveillé quand il a vu que le cheval ne ruait pas.

Et cela a continué comme ça. Tignusellu s'occupait des chevaux, et le roi était très content de son service.

Quelque temps après, la fille du roi allait être promise en mariage. De grandes fêtes devaient avoir lieu pendant trois jours. Il y avait un fossé, un grand fossé à franchir : celui qui réussirait à sauter le fossé, serait son époux, avait dit le roi.

Le matin du premier jour, tous les écuyers se sont alignés devant le roi. Ils ont dit, en passant, à Tignusellu :

— Toi, reste aux écuries, tu ne verras rien de la fête !